

RÉVOLUTION 1/365

Performance de 24h

de

Dalila Dalléas Bouzar

avec Elom 20ce

Musée des civilisations noires
Dakar, Sénégal

Du samedi 30 mars 18h30 au dimanche 31 mars 18h30 2019, au 3^{ème} étage du musée des civilisations noires de Dakar, nous avons lu à voix haute sans répit des textes de poètes, chanteurs, écrivains, penseurs.

Cette performance fait partie de l'exposition «Parce que nous sommes, chapitre I» curatée par Bénédicte Samson, dans le cadre du colloque Museum&Alterity dirigé par felwinne Sarr.

Avec le soutien de la galerie Cécile Fakhoury et du Goethe Institut Dakar.

--

Intégralité des textes lus :

- Introduction - J'ai mangé le feu de Dalila Dalléas Bouzar p. 04
- Egungun d'Elom 20ce p. 05
- Polaroid Expérience de Youssoupha p. 07
- C'était Senghor (extrait) de Simon Njami p. 09
- Citations de Maya Angelou p. 10
- Musiques nègres de Kerry James - paroliers Alix Mathurin, Gaelino M'bani et Youssoupha Mabiki p. 15
- Poèmes extrait de Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire p. 18
 - Défaire et refaire le soleil p. 19
 - Samba p. 20
 - En guise de manifeste littéraire p. 21
 - Perdition, Survie p. 25
 - Au-delà p. 26
- La rue ça fait mal de Kerry James p. 27
- Poèmes extrait du Prophète de Khalil Gibran p. 30
 - Parle-nous du crime et du châtiment p. 31
 - Parle-nous de la prière p. 33
- Voir (extrait) de Carlos Castaneda p. 34
- Vodoo Sakpata d'Elom 20ce p. 36
- poèmes arabes
 - Le printemps de Al-Sanawbari, Là-bas où tout finit de Abu L-Atahiya p. 43
 - Ma peau s'est imbibé d'amour de Ardji, Mon âme à son âme de Djamil p. 45
- Chant d'ombre et Hosties noires (extraits) de Léopold Sédar Senghor p. 46
- God is one d'Alpha Blondy p. 52
- Poèmes extrait de Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire
 - Annonciation, Tam-tam I p. 54
 - Totem, Mythoplogie p. 55
 - Croisades du silence, Pluies p. 56
 - Ode à la Guinée p. 57
 - Lynch 1 p. 58
 - Dévoreur p. 59
 - La pluie p. 60
- Poèmes extrait du Prophète de Khalil Gibran p. 62
 - Parle-nous des maisons
- Proverbes africains p. 64
- Miroir d'une disparition, postface de Jean Monod au livre Voir de Carlos Castaneda p. 67
- Le Prophète (extrait) de Khalil Gibran p. 74

Gibran

Elom

Césaire

Castaneda

Blondy

Voix

Nonod

Kerry

Yous.

Poésie
Arabe

Angelou

Proverbe

Senhor

Njami

J'ai mangé du feu

Felwine a mangé du feu

Kader a mangé du feu

Elom a mangé du feu

Bénédicte a mangé du feu

Thierry a mangé du feu

Aba a mangé du feu

Nanu a mangé du feu

GRÂCE

Dans ce lieu de pouvoir, nous
allons cogner l'invisible.

GRÂCE

donne moi l'endurance, la

force, la patience, l'amour

GRÂCE

1

Poème

Elom 20ce

El Gun gun

Egungun (31 février)

"Je souffle le feu dans les cœurs aveuglés. La révolte dans les têtes calcinées

Gnémbga lérapo mou lé sagbéyé...

Aux langues égorgées qui ne cessent de geindre, Aux bras ronflants qui pèsent des falaises,

Je fais manger les cendres nées/ de nos échecs en brasier/ pour raviver la mémoire/ de nos soldats massacrés. *Eklo mé tson na akoanyi éhon p'onèò* ! La tortue dresse sa carapace, impossible au Faucon de frapper. Einnn... Noukpékpé Makpézanyé ? Eihien Tchaléo midoto !

Y'a pas de dignité sans luttes, pas de succès sans discipline. Que nous reste-il de grandeur aujourd'hui ? Multiplie Biya par Sassou. Ajoute Faure Ali ! Divise les par les âmes qui errent dans le désert, ces tombes sans épitaphes qui peuplent les océans dans le silence...// de nos élites en cravates. Maintenant soustrais// tous ces sorciers blancs, Machiavel tropicaux, qui n'ont aucune moral. Mépris, Dédain, Arrogance, Insolence, 1, 2, 3 Tavio, 4, 5, 6 Saro/ Ken Wiwa qui recherchent l'équilibre sur les cordes que leur tendent nos ennemis ! Je parle de toi ! Si tu peux trahir pour du fric, du crack, une fille, un compte en banque... Je parle de toi qui a tué Anselme et Douti, Moufidou ou Luc Nukula !

Les balles sont rentrées sans frapper. Ont violé mon temple, me loger quelque part dans les étoiles. Château de sang qui s'effondre tout seul, bougie à peau noire// que dévore une flamme cannibale. Se sont penchés sur mon corps, s'assurer de mon sort, ont ri de toute leur force, puis ont craché sur ma chair. M'ont enterré sans cercueil, dans une nuit pleine de lucioles. Mais le proverbe enseigne que celui qui doit vivre, survit / même si tu l'écrases dans un mortier.

Je me suis réveillé à Addis Abeba, apprendre les stratégies pour gagner nos batailles d'Adwa. Et Mes yeux ont poussé des Ailes, traversé le ciel, aspiré par l'infini. De ma viande, je suis sorti ! Dans mon sang j'ai nagé, l'avenir j'ai visité, et Urgence j'ai hurlé!

J'ai parlé aux ancêtres, ils m'ont demandé d'aller travailler pour les Ames à naitre

J'étais couchée dans la terre, livré aux asticots, j'écrivais ces vers que je vous livre aujourd'hui.

Croyez-moi, je ne chante plus, je fais de la géomancie dans l'espace... X 3

Egungun, Egungun, Egungun

Egungun, Egungun, Egungun..." , 31 Fevrier

Yeah

Inspiration lunaire parce que chez nous, la foi est grande

J'suis devenu populaire pourtant, ma gueule est underground
On préfère rester simple, on a grandi avec peu
Cousine, tu sais qu'être humble, c'est déjà croire en Dieu
Nouvelle aventure, nique les rageux détracteurs
Mais qui sont ces créatures? Je n'crains que leur créateur
J'suis pas le fils d'un toubab, pas le fils de Zeus
Pas le fils de Serigne Touba, je suis le fils de Dieu
Mon continent est gravement atteint et je gamberge
Je vis parmi les diamants mais je meurs dans la merde
Je suis le fils du Congo, je suis le fils de Kin
Je suis le fruit d'un complot, je suis le fruit d'un crime
J'ai eu un fils avant ma fille, ça, c'est le choix du roi
J'ai eu disque avant mon fils, ça, c'est le choix du rap
Je suis un père parano qui flippe des lendemains
Moi, j'suis un père par amour car j'ai pas vu le mien
Moi, j'suis un père de famille, je suis le père de Malik
Et puis maintenant, imagine que j'suis le père d'Imany
Ma mère, c'est ma reine, c'est cruel comme elle me manque
Je la vois dans mes rêves, dans la lumière, comme elle est grande
Je suis le fils de HAN-toinette c'est dans mon regard
Petit fils de N'Diaye Siby, fille du Sénégal, Moi
J'suis le fils de tous, nos disparus qui m'entendent
J'suis le fils de Ya Soukey et puis de toutes mes autres tantes
La musique, c'est un monde, j'ai dû prendre de la bouteille
J'ai dû me faire un nom pour reprendre le pouvoir
Avant, ils m'appelaient, "le fils de Tabu Ley"
Maintenant, pour appeler Tabu Ley, ils disent "le père de Youssoupha"
J'suis le fils béni d'un héritage énorme
J'suis le fils d'un génie, je suis le fils d'un homme
J'suis le frère de Pegguy, j'suis le frère de Charles
J'suis l'oncle de Outi, j'suis l'oncle de Shay
Je suis le frère de Baba, j'suis le frère de Siby
J'suis le frère de Lassana, j'suis l'oncle de Nini
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon pu- ok, laisse tourner, han
J'ai arrêté le rap, cap sur une nouvelle vie
J'ai arrêté Paname, africaine, ma nouvelle ville
T'as peur de nos pays, tu penses seulement que ça crame
Putain, l'ouverture d'esprit, ce n'est pas s'ouvrir le crâne
Nan, j'suis pas encore retraite, mais j'suis déjà en retrait
Et je reviendrai peut-être, qui s'en rappelle des tes-traï
Qui doutaient de ma carrière? Aujourd'hui, vous êtes où?
Négro, j'suis éternel comme le FC Liverpool
Moi, faire confiance aux hommes a tué mon espérance

14

Ceci n'est pas un album, c'est une putain d'expérience
Ex, ex-meilleur rappeur, j'ai le micro qui grince
Désormais, le meilleur rappeur pour moi, c'est Tito Prince
Tandem invincible, j'ai la meilleur prod' au monde
Cehashi, c'est De Vinci, putain, je suis la Joconde, eh
L'industrie se déchaîne, j réponds pas à l'appel
Nique le boss de Def Jam, moi, j'ai mon propre label
C'est Bomayé le comeback, j'suis l'associé de Philo
J'suis l'producteur de Keblack, j'suis l'producteur de Hiro
J'ai jamais cru aux amitiés courantes dans la musique
Pourtant, j'ai vu des concurrents contents d'ma réussite
Donc, j'suis l'ami de Brav, j'suis l'ami de Sopra'
J'suis l'ami de Diam's, j'suis l'ami de Socrate
J'ai gagné de l'argent et j'ai gagné de l'estime
J'ai plus le compte en banque pour être l'ennemi de Nessbeal
J'suis l'ennemi de Valls, j'suis l'ennemi de Macron
J'suis l'ennemi de Ménard, je suis l'ennemi de Marion
J'suis l'ennemi de La République de François Fillon
J'suis l'ennemi d'la Françafrique et de ses millions
J'suis l'ennemi leur modèle, j'suis l'ennemi de leur morale
J'suis l'ennemi de BHL, j'suis l'ennemi de Soral
Mais putain, j'attends que les poings se brandissent
Les grands hommes ne naissent pas dans la grandeur non, ils grandissent
Et on viendra te relever si tu tombes, nous, on a la force du nombre
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille
J'étais un fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon- aargh!
Yeah! Puisque c'est le dernier disque, le micro est plus visqueux
Polaroid expérience donc on multiplie les risques
Pourquoi tu veux que je m'arrête je suis toujours en litige
On m'a haï au Maghreb, enfermé en Lybie
Moi je suis esclave en crise mais aucun d'eux m'impressionne
Je suis l'esclave de qui? Je suis l'esclave de personne!
Ils m'ont pris pour un monstre, l'espoir est une qualité
Ils attendent la fin du monde, j'attends le début de l'humanité
Je suis l'amour en musique, l'amour dans ma ville
Je suis l'amour de Gigi c'est l'amour de ma vie
Alors n'ayez pas peur on va bien changer le monde
Il y a ceux qui demandent l'heure et il y a ceux qui fabriquent les montres
Je suis le soldat de Médine, le rap est un calibre
Je suis le soldat de Kery, Je suis soldat de La Ligue
Ce monde est ma maison je ne suis jamais peureux
Beaucoup choisissent d'avoir raison, moi j'ai choisi d'être heureux
J'étais fils unique mais j'ai de l'amour fois mille
Tous les gens dans mon public sont aussi de ma famille

24

En 1906, Picasso tombait sur le fameux masque baoulé qui allait ouvrir le feu de ce qu'Emmanuel Berl appellera «La Révolution Nègre». Peu de gens ont pris la véritable mesure de l'effet du cubisme sur les consciences nègres. En effet, dans le même temps où Picasso remet en cause l'hégémonie de l'esthétique gréco-romaine, il encense la force de l'art venu d'Afrique et confirme par là l'importance du rôle des Africains dans la fabrication d'une esthétique universelle. Dans ces mots du peintre que cite William Rubin est suggéré le tournant radical que l'art nègre va imposer à la création artistique mondiale :

Seul un artiste qui s'était montré capable, avec une telle précocité et une telle facilité, d'imiter le type de peinture que son père défendait pouvait la mettre aussi spontanément au défi, pouvait comprendre aussi vite que quelque chose était faussé à la base dans ce qu'elle disait et dans la façon dont elle le disait. Quoi au juste, Picasso ne le verrait clairement que grâce au «choc», à la «révélation», qu'il eut devant les masques et «fétiches» tribaux au musée d'Ethnographie du Trocadéro. «Et alors, devait-il dire plus tard, j'ai compris que c'était le sens même de la peinture¹».

Les cubistes, les surréalistes, bientôt suivis par de nombreux artistes occidentaux élèvent la sensibilité nègre au rang de

modèle à atteindre. Tous ces intellectuels d'avant-garde annoncent en chœur la mort de la raison érigée en Dieu par le vieil Occident. Il eût été incompréhensible que les jeunes intellectuels noirs, les Africains en particulier, ne manifestent pas un intérêt aigu à tout ce bruit qui était fait autour de leur histoire et de ce qu'ils étaient censés être et avoir été. Jouant de cette dialectique du Maître et de l'Esclave chère à Hegel, ils s'engouffreront dans les brèches ainsi ouvertes, pour aller au-delà, et prendre enfin eux-mêmes les rênes de leur propre destin. Cette nécessité de posséder une science qui devrait leur appartenir mais qui leur échappe encore en grande partie au début des années trente est leur principal moteur. Il y va de leur crédibilité future. C'est donc par les Blancs que les Noirs vont être amenés à se sentir plus noirs encore, et à en être fiers. Et, mais est-ce surprenant, c'est par la culture que la conscience politique va trouver ses accents les plus vrais.

S. NJAMI

Maya

Angela

Angela

Angela

●● « La vérité est, aucun de nous ne peut être libre jusqu'à ce que tout le monde soit libre. »
#MayaAngelou

●● J - 5 ! #Arctivism 32 - Maya Angelou "I say, it's the fire in my eyes, the flash of my teeth, the swing in my waist, the joy in my feet. I'm a woman phenomenally. #MayaAngelou

32 - Maya Angelou "Dignity doesn't just mean always being stiff and composed. It means a belief in oneself, that one is worthy of the best. Dignity means that what I have to say is important, and I will say it when it's important for me to say it. Dignity really means that I deserve the best treatment I can receive. And that I have the responsibility to give the best treatment I can to other people." #MayaAngelou

●● J – 27 ! #Arctivism 32. «We need joy as we need air. We need love as we need water. We need each other as we need the earth we share./ Nous avons besoin de joie comme nous avons besoin d'air. Nous avons besoin d'amour comme nous avons besoin d'eau. Nous avons besoin les uns des autres comme nous avons besoin de la terre que nous partageons. »

●● #MayaAngelou a dit : "When you know you are of worth - not asking it but knowing it - you walk into a room with a particular power. When you know you are of worth, you don't have to raise your voice. You don't have to become rude. You don't have to become vulgar. You just are, and you are like the sky is, as the air is, the same way water is wet./ Quand tu connais ta valeur - En ne le réclamant pas mais en ayant conscience - tu entres dans la pièce avec puissance. Si tu connais ta valeur, tu n'élèves pas la voix. Tu n'as pas besoin d'être impoli, ni vulgaire. Tu ES, comme le ciel est, comme l'air est, de la même manière que l'eau mouille."

Musique nègre

Kery James

Un mec qui écrit pour les autres, ils appellent ça un nègre

Un Noir qui plane au-dessus d'eux, j'appelle ça un aigle

~~J'ai fait un cauchemar, Martin Luther un rêve~~

~~Dans mon cauchemar, j'avais giflé Michel Leeb~~

~~Les grosses lèvres les plus célèbres~~

Je me sens beau, noir, je m'élève, jusqu'au high level

High level, la foule on lève

La merde j'la fous entre Chaka Zoulou et Twelve Year a Slave

Mon art c'est la sève, garde tes "Yes we can"

Si tu me réduis à la danse, au Kentucky Fried Chicken

Négro j'dérange, j'suis le nez du sphinx explosé

Comme Huey P. Newton, calibré sur un trône en osier

Je suis revenu choquer leurs quotas

Brise les quotas de la France profonde

Tricart comme Joker sur Gotham

Comme un gros tag sur la Joconde

Je raconte que les Antilles sont pillées par la métropole

Que mon Africa est bien trop forte

Et que la flicaille est souvent négrophobe

Forte est ma musique, imagine, fuck les codes Illuminatis

Ici pas de négros fragiles, rouges, jaunes, vert-kaki

Le cul posé, j'ai pris votre place, je me prends pour Rosa Parks

Je me prends pour Toussaint Louverture bottant le cul de Bonaparte

①

2

Musique nègre
(Pas calibrée pour la FM)
On fait de la musique nègre
(Quelle insolence!)
Musique nègre
(Garde tes « Yes we can »)
On fait de la musique nègre
(Je suis revenu choquer leurs quotas, choquer leurs quotas)
Musique nègre
(Pas calibrée pour la FM)
On fait de la musique nègre
(Quelle insolence!)
Musique nègre
(Garde tes « Yes we can »)
Sur le boulevard de la vie, je suis dans l'angle mort
Un nègre qui les défie est un nègre mort
Depuis le bruit et l'odeur je sens que je dérange la France
Je fais un tour chez Guerlain, je mets du parfum de violence
Quelle arrogance, quelle insolence
Comme Sarkozy à Dakar, je choque l'assistance
Je me sens pas plus Européen que la livre sterling
Je fais mon nègre aussitôt au sol comme Malcolm Sterling
À trop respirer le rejet, j'ai le poumon perforé
Je pourrais mourir d'infection comme un Traoré
~~Des négrophobes comme Alain Soral dans un texto~~
Partout sur le globe, c'est chaud d'être un négro
Les histoires deviennent des
Les histoires deviennent des légendes
Les légendes deviennent des mythes
Je roule des bâtons dans les jantes, Noirs, Kémites
Sale noir, faucheuse
Je dépasse les limites
J'emprunte les voix rocheuses
Je brûle comme le soleil à son zénith
Accrocheuse ma zic a le majeur levée
Regarde à quoi on me cantonne, le vrai du faux, je démêle
Sombre attitude comme ces nègres sortis de Compton
Et d'après le Vatican, j'ai mérité mes chaînes
Mec, si je mens, l'Enfer m'attend
Je rallume le feu de la révolte
Je brûle les bouquins de Fernand Nathan
Kery m'a dit "Bors, pas de blasphème" j'ai mis le cran de sûreté
Je rappe ma vérité nue, genre Crazy Horse
Je cogne sans les insulter
Pas calibré pour la FM, acclamé par la street
J'avance entre les croix gammées
Les croix cramées
À livrer, j'ai des millions de combats
À en choquer les forces du mal
D'en bas c'est nous la France, négro, comme Alexandre Dumas

Depuis la primaire, leur crâne encaisse pas le son du tam-tam
Musique nègre égorge le rossignol, nos gueules en prime time
Musique nègre
(Pas calibrée pour la FM)
On fait de la musique nègre
(Quelle insolence!)
Musique nègre
(Garde tes « Yes we can »)
On fait de la musique nègre
(Je suis revenu choquer leurs quotas, choquer leurs quotas)
Musique nègre
(Pas calibrée pour la FM)
On fait de la musique nègre
(Quelle insolence!)
Musique nègre
(Garde tes « Yes we can »)
On fait de la musique nègre
Musique négrière pour un feat
Là c'est Kery James qui m'invite
Secteur A, Tout Simplement Noir
Ménage à Trois et Mafia K'1fry
Je serai dernier s'il n'en reste qu'un
J'ai croisé des regards mesquins
Controversé dans mes versets
Comme un concert de Black M à Verdun
Puisqu'on nous critique dans nos combats
Ma négritude dans le coma
Votre presse a bien fait semblant quand Laurent Blanc parlait de quotas
Na bangaka lisusu te
Ngai na bangaka butu te
Ngai na bangaka kaka nzambe
Ngai na bangaka mutu te
Neg lakay se sa mwen yé
Map rété la yo pe relé
Musique nou yo pa aimé
Coulè nou yo dénigré
West Indies, négro radical
Haïti, royaume d'Africa
Qui va défendre tous nos écrits?
~~C'est ni le CRAN, ni même la LICRA~~
Prim's
Musique nègre
(Pas calibrée pour la FM)
On fait de la musique nègre
(Quelle insolence!)
Musique nègre
(Garde tes « Yes we can »)
On fait de la musique nègre
(Je suis revenu choquer leurs quotas, choquer leurs quotas)
Musique nègre

3

Aimé

à saire

Défaire et Refaire

le soleil

Défaire et refaire le soleil

demeure faite d'on ne sait à quel saint se vouer
demeure faite d'éclats de sabre
demeure faite de cous tranchés
demeure faite de grains de la pluie du déluge
demeure faite d'harmonicas mâles
demeure faite d'eau verte et d'ocarinas femelles
demeure faite de plumes d'ange déchu
demeure faite de touffes de petits rires
demeure faite de cloches d'alarme
demeure faite de peaux de bêtes et de paupières
demeure faite de grains de senevé
demeure faite de doigts d'éventails
demeure faite de masse d'armes
demeure faite d'une pluie de petits cils
demeure faite d'une épidémie de tambours

quel visage aurions-nous à ne pas défier la mer d'un pied
plus retentissant que nos cœurs à grenouilles

Demeure faite de crotte de poule
demeure faite de sumac toxique
demeure faite de plumes pour couronne d'oiseau-mouche

Geôlier est-ce que vous ne voyez pas que mon œil toujours serré dans mes poings crie que mon estomac me remonte à la gorge et l'alimente d'un vol de ravets nés de sa mouture de saburre ?

Bel ange intime usure la mienne la vôtre le pardon est un pied-plat à bannir de notre vue mais ma colère m'apporte seule le bouquet de votre odeur et sa poignée de clés.

Puissant d'elle naissez comme d'elle je nais au jour.

Geôlier mes poings serrés, m'y voici, mes poings serrés m'y voilà dans ma demeure à votre barbe.

Demeure faite de votre impuissance de la puissance de mes gestes simples de la liberté de mes spermatozoïdes demeure matrice noire tendue de courtine rouge le seul reposoir que je bénisse d'où je peux regarder le monde éclater au choix de mon silence

Samba

Tout ce qui d'anse s'est agglutiné pour former tes seins
toutes les cloches d'hibiscus toutes les huîtres perlières
toutes les pistes brouillées qui forment une mangrove
tout ce qu'il y a de soleil en réserve dans les lézards de la
sierra tout ce qu'il faut d'iode pour faire un jour marin
tout ce qu'il faut de nacre pour dessiner un bruit de
conque sous-marine

Si tu voulais

les tétrodons à la dérive iraient se donnant la main

Si tu voulais

tout le long du jour les péronias de leurs queues
feraient des routes et les évêques seraient si rares
qu'on ne serait pas surpris d'apprendre qu'ils ont été
avalés par les crosses des trichomans

Si tu voulais

la force psychique
assurera toute seule la nuit d'un balisage d'araras

Si tu voulais

dans les faubourgs qui furent pauvres les norias remon-
teraient avec dans les godets le parfum des bruits les
plus neufs dont se grise la terre dans ses plis infernaux

Si tu voulais

les fauves boiraient aux fontaines

En guise
de manifeste littéraire²

à André Breton

Inutile de durcir sur notre passage, plus butyreuses que
des lunes, vos faces de tréponème pâle

Inutile d'apitoyer pour nous l'indécence de vos sourires
de kystes suppurants

Flics et flicaillons

Verbalisez la grande trahison loufoque, le grand défi
mabraque et l'impulsion satanique et l'insolente dérive
nostalgique de lunes rousses, de feux verts, de fièvres
jaunes...

Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous
nous réclamons de la démence précoce, de la folie flam-
bante, du cannibalisme tenace.

Comptons :

la folie qui se souvient
la folie qui hurle
la folie qui voit,
la folie qui se déchaîne.

Assez de ce goût de cadavre fade !

Ni naufrageurs. Ni nettoyeurs de tranchée. Ni hyènes. Ni chacals. Et vous savez le reste :

Que 2, et 2 font 5
Que la forêt miaule
Que l'arbre tire les marrons du feu
Que le ciel se lisse la barbe
Et cætera, et cætera...

Qui et quels nous sommes ? Admirable question !
Haïsseurs. Bâtitseurs. Traîtres. Hougans. Hougans surtout. Car nous voulons tous les démons
Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui
Ceux du carcan ceux de la houe
Ceux de l'interdiction, de la prohibition, du marronnage

et nous n'avons garde d'oublier ceux du négrier...
Donc nous chantons.

Nous chantons les fleurs vénéneuses éclatant dans des prairies furibondes ; les ciels d'amour coupés d'embolie ; les matins épileptiques ; le blanc embrasement des sables abyssaux, les descentes d'épaves dans les nuits foudroyées d'odeurs fauves.

Qu'y puis-je ?

Il faut bien commencer.

Commencer quoi ?

La seule chose du monde qu'il vaille la peine de commencer.

La *Fin du monde*, parbleu !

Tourte
ô tourte de l'effroyable automne
où poussent l'acier neuf et le béton vivace
tourte ô tourte
où l'air se rouille en grandes plaques d'allégresse mauvaise
où l'eau sanieuse balafre les grandes joues solaires

je vous hais.

Le moulin lent broie la canne
le bœuf trop lent n'avale pas le moulin

Est-ce suffisamment absurde ?

Les pieds nus se plantent dans l'asphalte
l'asphalte trop doux n'allume pas en pinède
la forêt des pieds nus.

En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

On voit encore des madras aux reins des femmes, des anneaux à leurs oreilles, des sourires à leur bouche, des enfants à leur mamelle, et j'en passe :
ASSEZ DE CE SCANDALE!

Alors voilà les cavaliers de l'Apocalypse.

Alors voilà sans pompe les entrepreneurs de pompes funèbres

sans jugement les hommes du Jugement dernier.

En vain dans la tiédeur de votre gorge mûrissez-vous vingt fois la même pauvre consolation, que nous sommes des marmonneurs de mots.

En vain : quand passe dans le ciel floche
la fulgurante sentence poétique,
ô niais
votre fébrile sidération et vos occlusions d'yeux, et vos paralysies
et vos contractures
et vos poulx en galop
vous ont lumineusement démentis!

Des mots! quand nous manions des quartiers de ce monde, quand nous épousons des continents en délire, quand nous forçons de fumantes portes, des mots! ah oui, des mots, mais des mots de sang frais, des mots qui sont des raz-de-marée et des érysipèles et des paludismes,

et des laves, et des feux de brousse, et des flambées de chair, et des flambées de villes...

Sachez-le bien :

je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil

je ne joue jamais si ce n'est à la Grande Peur

Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous.

Parfois on me voit d'un grand geste du cerveau, happer un nuage trop rouge, ou une caresse de pluie, ou un prélude du vent,

ne vous tranquillisez pas outre mesure :

Je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même,
Je force les grandes eaux qui me ceinturent de sang

C'est moi, rien que moi qui arrête ma place sur le dernier train de la dernière vague du dernier raz-de-marée,

C'est moi, rien que moi

qui prends langue avec la dernière angoisse

C'est moi, oh! rien que moi

qui m'assure au chalumeau

les premières gouttes de lait virginal !

Vous avez parfois rencontré sous la lune, efflanqué, un grand aboi de chien maraudeur.

Il n'y a pas eu d'avertissement des ions de la lumière cendrée, mais simplement un grand flairement, et un grand feulement s'est durci dans l'épaisseur de l'air. Et vous avez été soudainement pris dans un liquide filet de redditions sommaires, de montées de fusées non éclairantes, de feux de peloton, d'écoulements de styrax... Et vous avez tremblé inénarrablement.

Donc notre enfer vous prendra au collet.

Notre enfer fera ployer vos maigres ossatures.

Vos grâces de tétras lyrure n'exorciseront rien.

Il suffit. Je ne vous aurai point oubliés.

Je suis un cadavre, yeux clos, qui tape du morse frénétique sur le toit mince de la Mort

Je suis un cadavre qui exubère de la rive dormante de ses membres un cri d'acier non confondu.

Vous

ô vous qui vous bouchez les oreilles

c'est à vous, c'est pour vous que je parle, pour vous qui

écartèlerez demain jusqu'aux larmes la paix paissante de vos sourires,

pour vous qui un matin entasserez dans votre besace mes mots et prendrez à l'heure où sommeillent les enfants de la peur,

l'oblique chemin des fuites et des monstres.

Perdition¹⁷

nous frapperons l'air neuf de nos têtes cuirassées
nous frapperons le soleil de nos paumes grandes ouvertes
nous frapperons le sol du pied nu de nos voix
les fleurs mâles dormiront aux criques des miroirs
et l'armure même des trilobites
s'abaissera dans le demi-jour de toujours
sur des gorges tendres gonflées de mines de lait
et ne franchirons-nous pas le porche
le porche des pertitions ?
un vigoureux chemin aux veineuses jaunissures
tiède
où bondissent les buffles des colères insoumises
court
avalant la bride des tornades mûres
aux balisiers sonnants des riches crépuscules

Survie¹⁸

Je t'évoque
bananier pathétique agitant mon cœur nu
dans le jour psalmodiant
je t'évoque
vieux hogan des montagnes sourdes la nuit
juste la nuit qui précède la dernière
et ses roulements d'ennui frappant à la poterne folle des
villes enfouies
mais ce n'est que le prélude des forêts en marche au cou
sanguant du monde
c'est ma haine singulière
dérivant ses icebergs dans l'haleine des vraies flammes
donnez-moi
ah donnez-moi l'œil immortel de l'ambre
et des ombres et des tombes en granit équarri
car l'idéale barrière des plans moites et les herbes aqua-
tiques
écouteront aux zones vertes
les truchements de l'oubli se nouant et se dénouant
et les racines de la montagne
levant la race royale des amandiers de l'espérance
fleuriront par les sentiers de la chair
(le mal de vivre passant comme un orage)

cependant qu'à l'enseigne du ciel
un feu d'or sourira
au chant ardent des flammes de mon corps

Au-delà¹⁹

d'en bas de l'entassement furieux des songes épouvan-
tables
les aubes nouvelles
montaient
roulant leurs têtes de lionceaux libres
le néant niait ce que je voyais à la lumière
plus fraîche de mes yeux naufragés
mais – des sirènes sifflant de puissance sourde –
la faim des heures manquées agaça l'aigle farouche
du sang
les bras trop courts s'allongèrent de flammes
les désirs éclatèrent en grisou violent dans la ténèbre
des cœurs lâches
le poids du rêve bascula dans le vent des flibustes
– merveille de pommes douces pour les oiseaux des
branches –
et des bandes réconciliées se donnèrent richesse dans
la main d'une femme assassinant le jour

Rerrey

La rue ça fait mal

~~Doulceur ébène~~

T'écris dans l'encre, j'écris dans les larmes
Mes frères me manquent, j'ai vécu des drames
Je viens d'la rue, je ne fais pas semblant
J'ai fait des ke-tru qu'on ne fait pas sans gants
Qu'est-ce que tu croyais? (Qu'est-ce que tu croyais?)
Dans mes yeux noirs, qu'est-ce que tu voyais?
Ils ont tué mon pote, ils ont brûlé son corps
La souffrance que je porte défie ton hardcore
Je ne suis pas un gangster de studio
Six pieds sous terre, tombée de rideau
Violences pyromanes, on retrouve des corps sans vie
C'est pas avec des larmes que tu éteins l'incendie
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal
On s'y est habitués mais ici rien n'est normal
La rue ça fait mal, j'écris dans les larmes
La rue ça fait mal, j'ai vécu des drames
La rue ça fait mal
On s'y est habitués pourtant rien n'y est normal
T'écris dans l'encre, j'écris dans les larmes
Tu te vois dans un miroir, j'me vois dans une lame
Le cœur trop lourd pour croire au mirage
La tête trop pleine pour l'avoir dans les nuages
Qu'est-ce que tu croyais? (Qu'est-ce que tu croyais?)
Dans tes yeux noirs, j'ai su ce que je voyais?
Ils ont tué ton pote et tu le cherches encore
T'accepteras l'évidence qu'une fois devant son corps
Je ne suis pas un gangster de studio
Six pieds sous terre, tombée de rideau
Violences pyromanes, on retrouve des corps sans vie
C'est pas avec des larmes que tu éteins l'incendie
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal
On s'y est habitués mais ici rien n'est normal
La rue ça fait mal, j'écris dans les larmes
La rue ça fait mal, j'ai vécu des drames
La rue ça fait mal
On s'y est habitués pourtant rien n'y est normal

1

À tous ceux qu'ont un pote ou un frère qui s'est fait buter
À toutes les mères qui se sentent comme amputées
À tous les pères qui ne pleurent qu'une fois isolés
Qu'attendent le cimetière, meurtris, inconsolés
Élever un gosse, pour ensuite l'enterrer
La main sur la crosse, pense-y quand tu vas tirer
La rue te fait du charme, tu trouves qu'elle a de l'allure?
Le drame c'est qu'tu confonds le sucre et le cyanure
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal
On s'y est habitués mais ici rien n'est normal
La rue ça fait mal, j'écris dans les larmes
La rue ça fait mal, j'ai vécu des drames
La rue ça fait mal
On s'y est habitués pourtant rien n'y est normal
La rue ça fait mal, la rue ça fait mal
La rue ça fait mal (L.A.S.)
La rue ça fait mal (M.A.D.)
La rue ça fait mal, (ça fait mal), ça fait mal

2

Douleur ébène, mon histoire est faite de couleur ébène
Je ne suis pas au bout de mes chaînes
J'attends, comme toi, que la lumière s'éteigne
Que la mort m'étreigne, que la mort me prenne
J'ai vécu dans l'ombre de ma douleur ébène
Mon histoire est faite de couleur ébène
Je ne suis pas au bout de mes chaînes
J'attends, comme toi, que la lumière s'éteigne
Que la mort m'étreigne, que la mort me prenne
J'ai vécu dans l'ombre de ma douleur ébène
Étranger, quoi que je fasse, je n'serai jamais à ma place
Noire est ma couleur, et pas qu'en surface
Je soigne une douleur, une autre la remplace
Je manque d'air, j'manque d'espace
Comme un gangster, bloqué dans le sas
À mes adversaires, j'peux faire face
Chaque jour est une guerre, une promesse de menace
En forme de pouchka est mon continent
Ces larmes ne sèchent pas incontinent
Vomi du pétrole, crache des diamants
Pourquoi crois-tu que son sol, soit rougi par le sang?
Je n'ai pour Guerlain, que le fouet et le bâton
J'suis un Africain, qui n'a pas de patron
La souffrance m'attire, comme un aimant
Comme un futur martyr, je souris rarement
Douleur ébène
Douleur ébène, mon histoire est faite de couleur ébène
Je ne suis pas au bout de mes chaînes
J'attends, comme toi, que la lumière s'éteigne

1

Khalil

Gibran

Parle - nous du Crime
et du Châtiment

Alors un des juges de la ville
s'avança et dit,
**Parle-nous du Crime
et du Châtiment.**

Et il répondit en disant :
C'est lorsque votre esprit s'en va errer sur le vent,
Que vous, seuls et imprudents, commettez des fautes
envers autrui et donc préjudice à vous-mêmes.
Et pour avoir commis ce qui est injuste, vous devez
frapper et attendre, dédaignés, à la porte des élus.

**Votre moi divin est comme l'océan.
Il reste toujours plein.**

Et, comme l'air, il ne soulève que ceux qui ont des ailes.
Votre moi divin est, de même, comme le soleil ;
Il ne connaît pas les tunnels de la taupe ni ne recherche
les trous du serpent.
Mais votre moi divin n'habite pas seul dans votre être.
Une grande partie de vous est humaine et une autre
n'est pas encore humaine,
Juste un avorton informe qui marche endormi dans
le brouillard à la recherche de son propre éveil.

Et je voudrais à présent parler de l'être humain en
vous.
Car c'est lui et non votre moi divin ni l'avorton dans
le brouillard qui juge le crime et la punition du crime.

Je vous ai souvent entendus parler de celui qui com-
met une injustice comme s'il n'était pas l'un de vous
mais un étranger parmi vous et intrus dans votre
monde.

Mais moi je vous dis que même le saint et le juste ne
peuvent s'élever au-dessus de ce qui est le plus
élevé en vous,

Et que le méchant et le faible ne peuvent tomber
plus bas que ce qu'il y a de plus bas en vous.

De même que chaque feuille ne jaunit qu'avec
l'assentiment silencieux de l'arbre tout entier,
De même le malfaiteur ne peut-il agir mal sans la
secrète volonté de vous tous.

Semblables à une procession vous avancez vers
votre moi divin, ensemble.

Vous êtes le passage et ceux qui y passent.

Et quand l'un d'entre vous chute, il chute pour ceux
qui sont derrière lui, afin de leur indiquer la pierre qui
l'a fait trébucher.

Oui, et il tombe pour ceux qui sont devant lui, qui,
bien qu'ayant le pied plus agile et plus sûr, n'ont
pourtant pas enlevé la pierre dangereuse.

Et ceci encore, quoique cette parole pèsera lourdement sur vos cœurs :

L'assassinat n'est pas inexplicable pour l'assassiné, Et celui qui a été dévalisé n'est pas irréprochable de l'avoir été.

Et le loyal n'est pas innocent des actes du malveillant,

Et celui qui a les mains propres n'est pas pur des actions du traître.

Oui, le coupable est souvent la victime de l'outragé.

Et plus encore, le condamné porte le fardeau pour l'innocent et l'irréprochable.

Vous ne pouvez dissocier le juste de l'injuste et le bon du méchant ;

Car ils se tiennent tous deux face au soleil de même que **les fils noirs et blancs sont tissés ensemble.**

Et quand le fil noir se casse, le tisserand regarde tout le tissu et examine aussi son métier à tisser.

Si l'un d'entre vous met l'épouse infidèle en jugement, Qu'il pèse aussi le cœur de son mari dans la balance et mesure son âme avec rigueur.

Et que celui qui voudrait fustiger l'offenseur sonde l'âme de l'offensé.

Et si l'un de vous veut punir au nom du bon droit et porter la hache dans l'arbre du mal, qu'il en considère les racines aussi ;

Et, en vérité, il trouvera les racines du bien et du mal, du fécond et du stérile entrelacées au cœur du silence de la terre.

Et vous juges, qui désirez être justes, Quel jugement prononcerez-vous à l'encontre de celui qui se révèle honnête dans sa chair mais voleur en esprit ?

Quelle sanction peut frapper celui qui est meurtrier de la chair mais se révèle meurtri dans son esprit ?

Et comment poursuivrez-vous celui qui de par son action trompe et oppresse,

Mais se révèle, lui aussi, blessé et humilié ?

Et comment punirez-vous ceux dont le remords s'avère déjà plus grand que leurs fautes ?

Le remords ne représente-t-il pas la justice imminente de cette même loi que vous feignez de servir ?

Cependant vous ne pouvez enlever le remords du cœur du coupable ni le mettre sur l'innocent.

Sans y avoir été invité, il appellera dans la nuit afin que les êtres humains s'éveillent et s'examinent.

Et vous, qui voulez comprendre la justice, comment y arriverez-vous sans regarder toutes les actions **en pleine lumière ?**

Alors seulement saurez-vous que le juste et le déchu ne sont qu'un seul être debout dans le crépuscule de sa nuit d'avorton et de son jour de moi divin,

Et que la pierre angulaire du temple n'est pas meilleure que la pierre de la plus basse de ses fondations.

Alors une prêtresse dit,
Parle-nous de la Prière.

Et il répondit, en disant :

Vous priez en votre détresse et besoin ;
puissiez-vous prier aussi dans la plénitude de **votre joie** et durant vos jours d'abondance.

Car qu'est-ce que la prière sinon une expansion de
votre être dans l'atmosphère vivante ?

Et si c'est pour votre confort que vous rejetez votre
obscur dans l'espace, c'est aussi pour votre plaisir
que vous répandez l'aube de votre cœur.

Et si vous ne pouvez que pleurer lorsque votre âme
vous appelle à la prière, elle devrait vous aiguillonner
encore et encore, afin qu'au-delà des sanglots vous
vous mettiez à rire.

Quand vous priez, vous vous élevez pour rencontrer
dans l'univers impalpable ceux qui prient au même
moment et que vous ne pourriez rencontrer autre-
ment qu'en prière.

Aussi que cette visite dans ce temple invisible ne
soit rien d'autre qu'extase et douce communion.

Car si vous entrez dans ce temple sans autre raison
que celle de demander, vous ne recevrez pas :

Et si vous y entrez pour vous humilier, vous ne serez
pas relevés :

Ou même si vous y entrez pour mendier des bien-
faits pour autrui, vous ne serez pas entendus.

Qu'il vous suffise d'entrer dans le temple invisible.

Je ne puis vous apprendre à prier avec des paroles.
Dieu n'écoute pas les mots sauf lorsque c'est Lui-
même qui les murmure à travers vos lèvres.

Et je ne peux vous enseigner la prière des mers et
des forêts et des montagnes.

Mais ceux qui sont nés dans les montagnes et les
forêts et les mers peuvent trouver leur **prière dans
leur cœur.**

Et si seulement vous les écoutiez dans le calme de

la nuit vous dire en silence : Notre Dieu, qui est en
notre moi ailé, c'est ta volonté en nous qui veut.

C'est ton désir en nous qui dérive

C'est ton énergie en nous qui métamorphose nos
nuits qui sont tiennes en jours qui sont tiens aussi.

Nous ne pouvons rien te demander car tu connais
nos besoins avant même qu'ils ne naissent en nous :

Tu es notre besoin ; et en nous donnant ta sub-
stance, tu nous donnes tout.

VOIR

Castro da

simples pièges pour attraper de petits animaux. Toute la matinée nous avons coupé et écorcé des branches. Dans ma tête je jonglais avec bien des questions que je désirais lui poser. Pendant qu'il travaillait je tentai de lui parler, mais il me répondit par une plaisanterie : j'étais le seul, annonça-t-il, à pouvoir remuer en même temps mes doigts et mes lèvres. Malgré tout, lorsque nous nous assîmes pour nous reposer, je laissai échapper une question.

« Voir, comment est-ce ? »

– Pour le savoir, il te faudra apprendre à *voir*. Je ne peux pas te le dire.

– S'agit-il d'un secret que vous ne pouvez pas me révéler ?

– Non. Simplement quelque chose que je ne peux pas te décrire.

– Pourquoi ?

– Cela n'aurait pour toi aucun sens.

– Essayez, don Juan. Peut-être qu'avec moi cela aura un certain sens.

– Non. Tu dois toi-même faire cet effort. Une fois que tu auras appris, tu pourras *voir* chacune des choses de ce monde d'une façon différente.

– Alors, don Juan, vous ne voyez plus le monde à la façon habituelle ?

– Je peux le voir de deux façons. Quand je désire *regarder* le monde, je le vois à ta façon. Mais quand je veux le *voir*, je le regarde de la façon que je connais, et je le perçois d'une façon différente.

– Les choses gardent-elles toujours la même apparence chaque fois que vous les voyez ?

– Les choses ne changent pas. Tu changes ta façon de regarder. C'est tout.

– Don Juan, je voulais dire que si, par exemple, vous voyez le même arbre, sera-t-il toujours semblable chaque fois que vous le verrez ?

– Non. Il change, et cependant il reste le même.

Don Juan avait un jour déclaré qu'un homme de connaissance avait des préférences. Je lui demandai de préciser ce point.

« Voir est ma préférence, dit-il.

– Que voulez-vous dire ?

– J'aime *voir* parce qu'un homme de connaissance ne sait que ce qu'il *voit*.

– Quel genre de choses voyez-vous ?

– Tout.

– Moi aussi je vois tout, cependant je ne suis pas un homme de connaissance.

– Non. Tu ne *vois* pas.

– Je crois pourtant que je vois.

– Je te le répète, tu ne *vois* pas.

– Don Juan, pourquoi affirmez-vous cela ?

– Tu ne regardes qu'à la surface des choses.

– Voulez-vous dire que tous les hommes de connais-

Elom

Voodoo Sakpata

Voodoo Sakpata by Elom 20ce

1er couplet

Leurs visions frappées de cécité comme cette foi qui me guide.

Un feu de brousse que j'allume dans l'obscurité.

Hé, nos valeurs sont passées où ma?

Yéhowa, moudékuku va si zoala.

On est là à se dévorer comme sur le Radeau de la Méduse en attendant que la foudre nous frappe tous.

Des riches en danger, pauvres en péril!

Système hégémonique!

Comprends pourquoi ma plume s'exprime comme des Kalachnikovs, les Krakatau, les tornades, les Molotov... Regarde ce que la drogue a fait de nous?

On ne se marie plus. Les frères épousent les bouteilles, la Sativa, les seringues.

Elles seules dessinent les sourires sur le faciès des clowns que nous sommes.

J'ai mis ma tête en jachère. Cogiter ces cris d'oiseaux, les messages qu'ils chantent, que je sois à Fidjrossè, Lomé ou Accra

Refrain x 2

Les jours de rage arrivent sur nous comme le tsunami à Jakarta

Hé! Mystérieux, Voodoo Sakpata, Voodoo Sakpata, Voodoo Sakpata

Anygba nou agbé agbé yéla

Les jours de rage arrivent sur nous comme le tsunami à Jakarta

Hé! Mystérieux, Voodoo Sakpata, Voodoo Sakpata, Voodoo Sakpata

Anygba élagbéla

2eme couplet

Embrasser la bouche du canon, greffer des ailes au cerveau.

Couper la tête aux colons en véritable Asrafo.

Trêve de palabres, nos plumes déterrent les cadavres enfouis dans les mémoires hostiles à l'

Afrique.

Chilembwe, Kimathi, les autres ont bien compris, la stratégie de haine établie pour nous asservir.

Gnawoé, mila wô doakaka di la vôle n'ti, alébéna, miabé djéna bé dô wom miélé...

Lomé, Ouaga, Conakry, Accra, nos proses abolissent les frontières tracées en Allemagne.

Que les compradores se préparent, aucune pitié pour les traitres, les disciplines de Gobineau, Jules Ferry ou Foccart.

Crois-tu que je m'égare? Quand je dis que les miens sont pris pour cible regarde Haïti.

Ouvre les yeux et sois fort! Le chemin est encore long.

Etudie ton histoire. Saisis-en les leçons.

Hier Sharpeville, aujourd'hui Marikana.

Biko est-il mort pour rien? Et Zulu Chaka!

Pour nos morts sans sépultures, leur dignité violée, j'ai fait le tour sur moi-même afin de brûler la Bête

Refrain x 2

Les jours de rage arrivent sur nous comme le tsunami à Jakarta

Hé! Mystérieux, Vodoo Sakpata, Vodoo Sakpata, Vodoo Sakpata

Anygba nou agbé agbé yéla

Les jours de rage arrivent sur nous comme le tsunami à Jakarta

Hé! Mystérieux, Vodoo Sakpata, Vodoo Sakpata, Vodoo Sakpata

Anygba élagbéla

Elé gnon élé gnonélé bon omlé séa Elé gnon élé gnonélé bon omlé séa (Respiration...)

"Chaque Etoile sait que le ciel s'assombrit quand c'est l'heure de briller. Que ma bouche chante la foudre, mes yeux des colibris. Je suis cette flèche que ma musique catapulte... Si je touche ton âme, l'amour te sourira.

Y'a pas de flammes en enfer, c'est le cœur de l'Homme qui est sale. Le paradis paraît-il se trouve sous les pieds de celle qui t'a donné la vie. La mienne m'a dit Evinyé lé nouton yô dotamé. Chérie ta sueur, prends soin des tiens et respecte-toi ! Si ton cœur est pur ton Etoile rayonne. Car le cœur est une ampoule qui illumine ce champ de ténèbres où des dépouilles non inhumés, s'attachent dans des tissus, se parfument, se mettent la corde au cou, enferment leurs pieds dans des paquets de cuirs et leur cerveau dans des boîtes en ciment. Regarde toutes les guerres qui sillonnent le temps, L'être humain est l'espèce la plus féroce. C'est pour cela qu'il se cache de lui même en se divisant en race, en ethnie, en classe. Cette espèce est géniale. Elle m'a appris que chaque Soleil au zénith sait qu'il brille pour les autres..."

suite

"Mes racines me guident quand les branches de mon arbre généalogique se brisent et se cassent, me laissant seul sur ces feuilles que le vent emporte. Même pas mûr et déjà pourri, je suis le fruit de mon époque et je crains d'être rongé la nuit par des chauves souris. J'souris aux chauves qui survivent dans cette tombe, pleins de fauves, pleins de taupes, et pleins de faux. Fofo J'avance sous une pluie de laves, la paume des pieds sur des tessons enflammés, j'accueille à bras ouverts toutes plaies, tant que les ampoules sur mes pieds éclairent les chemins qui me mènent vers cette paix intérieure."

"Nuits longues, journées courtes. A courir après ce soleil qui ne cesse de s'enfuir. Danser dans les yeux des étoiles, les caresser jusqu'au firmament. Ouvre les yeux qu'on rêve ! Ouvre ton cœur sans trêve.... Celui qui donne est plus riche que celui qui reçoit. Respire... Maintenant tu peux fermer les yeux. Contempler tous ces sourires qui dansent nus sous la pluie..." À mes nuits égorgées, Elom 20ce

suite

●● Aux Soleils qui restent debout et continuent de briller quand les ténèbres règnent en maître ! Pluie de bénédictions ma Soeur ! ~~Happy Birthday~~ @ayanacrea !

●● "Les fleurs fanées ne périssent pas. Elles s'abandonnent au silence pour renaître sur le cou de quelques branches ardentes... Elles chantent des prières muettes, des nectars qui attirent papillons et abeilles. Les uns sont des fleurs qui ont brisé leurs chaînes, les autres font du bruit et produisent le miel... Mon cœur ressemble aux fleurs. Mort à plusieurs reprises mais regerme dans le ventre d'une belle... femme, enceinte, noire, gaie, une chanson désespérée, qui me mord les lèvres, et se couche sur la langue. Je chante des pierres, je lapide vos coutumes. Je crache des prières, j'évanouie vos fantômes... Non, les fleurs fanées ne périssent pas. Elles ressuscitent dans ma poitrine, en rimes, en prose ou en rage..." #FleursFanées, Elom 20ce, 24 Déc 2081 📷 by

"Suer c'est saigner à blanc. C'est pour cela qu'il y a du sel dans la sueur et le sang. Les larmes ne sont que leur mélange. Sorrow, Tears and Blood. Parfois 1 + 1 font 1. Mathématiques vernaculaires. Métaphysique quantique. La machine a soumis son créateur. Les yeux ouverts, l'esprit fermé. Les Hommes deviennent êtres de robots : Homo Robotus. Mawutô m'a dit Elom, un Homme quand il agit doit peser le passé et le futur. Observe les mouches. Quand elles se posent quelque part, elles se frottent les mains, puis tendent les deux bras en avant, ensuite en arrière avant d'agir... Entre le chemin paisible qui est long et le chemin court semé d'embûches, lequel choisis-tu ? J'ai répondu le chemin. Il n'y a ni court ni long. Tout dépend de l'endurance de chacun. Il n'y a pas de paix d'un côté et la guerre de l'autre. Les deux s'alternent. C'est comme ça qu'on respire : Air qui rentre des deux canaux qui sillonnent nos narines pour créer des vagues à la surface du sang. Saigner c'est verser les larmes de son âme. C'est pour cela que chaque goutte de ma sueur est une libation. " #CognerLinvisible, Elom 20ce, 5 mars 2091, 00:00 Dédicace à @daliladalleasbouzar

Poèmes
arabes



Le printemps

L'été est la saison des parfums et des fruits,
 Mais l'air devient fournaise et la terre incendie.
 Les palmes, à l'automne, attendent la cueillette,
 Mais l'air est aux arrêts, la terre fait retraite.
 L'hiver offre la pluie puissante, continue,
 Mais dans l'air le froid rôde, et la terre est bien nue !
 Le temps parfait, c'est le printemps et ses splendeurs :
 Quand le printemps est là, viennent lumière et fleurs.
 L'eau n'est plus que cristal et la terre hyacinthe,
 L'air devient perle et l'herbe en turquoise se teinte.
 Chaque plante s'abreuve à sa coupe de ciel :
 L'ivresse vient, l'ivresse sonne le rappel.
 Nous avons, pour causer de mille et mille choses,
 Des guirlandes, tapis et tonnelles de roses,
 Et le narcisse encor : le regard s'éblouit
 Dans la fleur qui le fixe, et cède à sa magie.
 Voici la violette, et voici le jasmin,
 L'églantine et le lis, gloire de beaux jardins.
 Les perles du nuage essaient, en écho,
 Le rire de la terre et le chant des oiseaux.
 Venant de tous côtés, leurs chansons vous appellent,
 Passereaux et ramiers, colombes, tourterelles.
 On entend, quand deux rossignols mêlent leur voix,
 La guitare et le luth, la flûte et le hautbois.
 Dieu soit béni ! Que le printemps est douce chose !

AL-SANAWBARĪ

Là-bas où tout finit

Qui pourrait à ma place, hôtes des cimetières,
 Vous deviner, vous voir sous vos manteaux de terre ?
 Qui, pensant à l'ami, remplacerait l'ami
 Pour jamais révolté de ne plus le revoir ?
 Me remplacer ? Mais à son propre désespoir
 Tel recherche un remède et n'entend pas mon cri.
 Me remplacer ? Moi seul je revis ce départ,
 La civière escortée, là-bas où tout finit.
 Toi qui vis, toi le mort, regarde un peu ta vie :
 Tu l'as détruite en vains espoirs, chimères folles !
 Les cheveux blancs sont ce qui te reste d'habit,
 Et tes jeunes habits t'ont glissé des épaules.
 Ils sont partis, les vieux amis, ceux de ton âge :
 Suis-les sur cette route, et rejoins les absents.
 On existe si peu ! Alors, sois vigilant :
 Rare est un vrai bonheur, un bonheur sans nuage.
 Le chemin est tracé : prends pour tout équipage
 La pensée que bientôt ton heure va venir.
 Riche est qui est heureux avec sa propre image :
 La richesse s'éloigne à force de désir. [...]
 Où sont-ils, tous ceux-là, bâtisseurs de palais
 Superbes, forts, garnis de troupes, où sont-ils ?
 Et tous ceux-là, bouillants, ignorant le péril
 Des lances ennemies, furieux dans la mêlée ?
 Et tous ceux-là, maîtres de trônes et d'armées,
 De villages, de bourgs, de peuples, de cités,
 Les nobles autour d'eux, les cortèges, légions,
 Et les rangs élevés et les hautes fonctions ?
 Le Roi des rois les a détruits, les a réduits
 À cette absence où plus un ne voit, ne ressent...



Il est Roi éternel, le Secret, l'Évident,
 Pour jamais comme Roi sur son trône établi,
 Ce qu'Il crée, sous son ordre et sa loi Il l'engage,
 Son pouvoir souverain ne souffre aucun partage.
 Il arrête pour nous ce qu'Il doit arrêter,
 Et l'arrêt décidé, nul ne peut aller contre.
 Il est le bienfaiteur de son peuple égaré,
 Il sauve les perdus, le bon chemin leur montre.
 Ô mon ami, jusques à quand cette tendresse
 Pour le péché ? Jusqu'à quand ? Combien de temps ?
 Dans la nuit qui s'en va ou dans le jour qui baisse,
 Passent tant de leçons, pour qui voit plus avant !
 Mais vous, peuple des morts, convives de la terre,
 Dites, vous le savez : quel goût à la poussière ?
 Gens du tombeau, la terre a gommé vos visages !
 Que reste-t-il, gens du tombeau, de vos atours ?
 Gens du tombeau, plus de maison ni de voyage :
 La maison, maintenant, c'est l'exil sans retour.
 Gens du tombeau, aucun lien ne vous unit :
 De mort à mort, le fil exténué se casse.
 Que de fois j'ai gardé la tombe d'un ami,
 Prié : « Sur pareil homme, ô Dieu, étends ta grâce !
 Tu n'as pas échappé, petit frère, à ton heure :
 Drogue ou boisson du médecin, tout fut en vain. » [...]

Mes yeux t'ont tant pleuré ! Maintenant c'est mon cœur,
 Déchiré, pantelant, qui s'abandonne aux pleurs.
 Petit frère, je pense à toi, tout mon corps tremble,
 Et ventre et cœur, mon être entier se désassemble.

ABŪ L-'ATĀHIYA

-2- Là bas, où tout finit



Ma peau s'est imbibée d'amour

Une image est venue à moi, vers la mi-nuit,
D'abord lointaine. Elle échappait à mon ami,
Mais moi, je sais si bien me rappeler Laylā
Qu'elle vient de partout, la nuit, jusqu'à mon cœur.
J'ai dit: « Attendre ainsi, c'est trop ! Ne t'en va pas ! »
Mes yeux luttèrent, luttèrent mais j'ai cédé aux pleurs.
J'avais cru que la nuit me serait un répit:
L'image, à mon insu, me cherchait dans la nuit.
Dieu ! L'amant ne plie pas, même en ces durs instants,
Même en ce sort affreux des amants séparés :
Ma peau s'est imbibée d'amour, il est passé
Tel, du verre au buveur, le vin le plus ardent.
Oui, l'amour de Laylā en mes os s'est glissé
Tel, après la piqûre, un venin de scorpion.
Je revois, en ce jour où nous nous séparions,
Ses yeux, d'un noir profond comme aux jeunes brebis,
Et son pas, tout en grâce, ondoie, abandon
Comme au rameau mouillé des frissons de la pluie.

ARDJĪ



Mon âme à son âme

Mon âme à son âme s'est prise
Sans attendre d'avoir un corps,
Puis quand la vie en nous fut mise,
Puis au berceau, et puis encor...
L'amour a grandi avec nous,
Si fort qu'après notre trépas,
Sa promesse toujours tiendra.
Il reste envers et contre tout :
Au tombeau, noires profondeurs,
Il sera notre visiteur.

DJAMĪL

Senghor

Chant d'ombre

Hosties noires

<< Dans l'espoir de ce jour - voici que la Somme et la Seine et le Rhin et les sauvages fleuves slaves sont rouges sous l'épée de l'Archange
Et mon cœur va défaillant à l'odeur vineuse du sang, mais j'ai des consignes et le devoir de tenir
Qu'au moins me console, chaque soir, l'humeur voyageuse de mon double.
Tokô'Waly mon oncle, te souviens-tu des nuits de jadis quand s'appesantissait ma tête sur ton dos de patience?
Ou que me tenant par la main, ta main me guidait par ténèbres et signes?
Les champs sont fleurs de vers luisants; les étoiles se posent sur les herbes sur les arbres.
C'est le silence alentour.
Seuls bourdonnent les parfums de brousse, ruches d'abeilles rousses qui dominent la vibration grêle des grillons.
Et tam-tam voilé, la respiration au loin de la Nuit.
Toi Tokô'Waly, tu écoutes l'inaudible
Et tu m'expliques les signes que disent les Ancêtres dans la sérénité marine des constellations
Le Taureau le Scorpion le Léopard, l'Eléphant les Poissons familiers
Et la pompe lactée des Esprits par le tann céleste qui ne finit point.
Mais voici l'intelligence de la déesse Lune et que tombent les voiles des ténèbres.
Nuit d'Afrique ma nuit noire, mystique et claire noire et brillante
Tu reposes accordée à la terre, tu es la Terre et les collines harmonieuses.
O Beauté classique qui n'es point angle, mais ligne élastique élégante élancée!
O visage classique! depuis le front bombé sous la forêt de senteurs et les yeux larges obliques jusqu'à la baie gracieuse du menton et
L'élan fougueux des collines jumelles! O courbes de douceur visage mélodique!
O ma Lionne ma Beauté noire, ma Nuit noire ma Noire ma Nue!
Ah! que de fois as-tu fait battre mon cœur comme le léopard indompté dans sa cage étroite.
Nuit qui me délivres des raisons des salons des sophismes, des pirouettes des prétextes, des haines calculées des carnages humanisés
Nuit qui fonds toutes mes contradictions, toutes contradictions dans l'unité première de ta négritude
Reçois l'enfant toujours enfant, que douze ans d'errances n'ont pas vieilli.
Je n'amène d'Europe que cette enfant amie, la clarté de ses yeux parmi les brumes bretonnes. >>>
(L. S. Senghor, Que m'accompagnent kôras et balafong, strophe 9, in Chants d'Ombre.)

A l'appel de la race de Saba.

A L.-G. Damas
(pour trois trompes).

Mère, sois bénie !

J'entends ta voix quand je suis livré au silence sournois de cette nuit d'Europe

Prisonnier de mes draps blancs et froids bien tirés, de toutes les angoisses qui m'embarrassent inextricablement

Quand fond sur moi, milan soudain, l'aigre panique des feuilles jaunes

Ou celle des guerriers noirs au tonnerre de la tornade des tanks

Et tombe leur chef avec un grand cri, dans une grande giration de tout le corps.

Mère, oh ! j'entends ta voix courroucée.

Voilà tes yeux courroucés et rouges qui incendient nuit et brousse noire comme au jour jadis de mes fugues.

Je ne pouvais rester sourd à l'innocence des conques, des fontaines et des mirages sur les tanns

Et tremblait ton menton sous tes lèvres gonflées et tordues.

II

Mère, sois bénie !

Je me rappelle les jours de mes pères, les soirs de Dylôr

Cette lumière d'outre-ciel des nuits claires sur la terre douce au soir.

Je suis sur les marches de la demeure profonde obscurément.

Mes frères et mes sœurs contre mon cœur serrent leur chaleur nombreuse de poussins.

Je repose la tête sur les genoux de ma nourrice Ngá, de Ngá la poétesse

Ma tête bourdonnant au galop guerrier des dyoung-dyouns, au grand galop de mon sang de pur sang

Ma tête mélodieuse des chansons lointaines plaintivement de Koumba l'Orpheline.

Au milieu de la cour, le ficus solitaire

Et devisant à son ombre lunaire, les épouses de l'Homme de leurs voix graves et profondes comme leurs yeux et les fontaines nocturnes de Finla.

Et mon père étendu sur des nattes paisibles, mais grand, mais fort, mais beau

Homme du Royaume de Sine, tandis qu'alentour, sur les kôras, voix héroïques, les griots font danser leurs doigts de fougues

Tandis qu'au loin monte, houleuse de senteurs fortes et chaudes, la rumeur classique de cent troupeaux.

III

Mère, sois bénie !

Je ne souffle pas le Vent d'est sur ces images pieuses comme sur le sable des pistes.

Tu ne m'entends pas quand je t'entends, telle la mère anxieuse qui oublie de presser le bouton du téléphone.

Mais je n'efface les pas de mes pères ni des pères de mes pères dans ma tête ouverte à vents et pillards du Nord.

Mère, respire dans cette chambre peuplée de Latins et de Grecs l'odeur des victimes vespérales de mon cœur.

Qu'ils m'accordent, les génies protecteurs, que mon sang ne s'affadisse pas comme un assimilé, comme un civilisé.

J'offre un poulet sans tache, debout près de l'Ainé, bien que tard venu, afin qu'avant l'eau crémeuse et la bière de mil

Gicle jusqu'à moi et sur mes lèvres charnelles le sang chaud salé du taureau dans la force de l'âge, dans la plénitude de sa graisse.

IV

Mère, sois bénie !

Nos aubes que saignent les jours proconsulaires, deux générations d'hommes et bien plus, n'ont-elles pas coloré tes yeux comme solennellement les hautes herbes dans le carnage des hautes flammes ?

Mère, tu pleures le transfuge à l'heure de faiblesse qui précède le sommeil, que l'on a verrouillé les portes et qu'aboient les chiens jaunes aux Esprits

Depuis une neuvaine d'années ; et moi, ton fils, je médite, je forge ma bouche vaste retentissante pour l'écho et la trompette de libération

Dans l'ombre, Mère — mes yeux prématurément se sont faits vieux, — dans le silence et le brouillard sans odeur ni couleur

Comme le dernier forgeron. Ni maîtres désormais ni esclaves ni guelwars ni griots ni griots de griots ;

Rien que la lisse et virile camaraderie des combats ; et que me soit égal le fils du tôle, que me soient copains le Maure et le Targui congénitalement ennemis.

Car le cri montagnard du Ras Desta a traversé l'Afrique de part en part comme une épée longue et sûre dans l'avilissement de ses reins

Il a dominé la rage trépignante crépitante des mitrailleuses, défilé les avions des marchands

Et voici qu'un long gémissement plus désolé qu'un long pleur de mère aux funérailles d'un jeune homme

Sourd des mines là-bas, dans l'extrême Sud.

V

Mère, sois bénie !

J'ai vu — dans le sommeil léger de quelle aube gazouillée ? — le jour de libération.

C'était un jour pavoisé de lumière claquante comme de drapeaux et d'oriflammes aux hautes couleurs.

Nous étions là, tous réunis, mes camarades les forts en thème et moi, tels, aux premiers jours de guerre, les nationaux débarqués de l'étranger.

Et mes premiers camarades de jeu, et d'autres, et d'autres encore que je ne connaissais même pas de visage, que je reconnaissais à la fièvre de leur regard.

Pour le dernier assaut contre les Conseils d'Administration qui prétendent gouverner les gouverneurs des colonies.

Comme aux dernières minutes avant l'attaque — les cartouchières sont bien garnies, le coup de pinard avalé ; les musulmans ont du lait et tous les grigris de leur foi.

La Mort nous attend peut-être sur la colline ; la Vie y pousse sur la Mort dans le soleil chantant,

Et la Victoire ; sur la colline à l'air pur où les banquiers bedonnants ont bâti leurs villas, blanches et roses

Loin des faubourgs et des misères des quartiers indigènes.

VI

Mère sois bénie !

Reconnais ton fils parmi ses camarades comme autrefois ton champion, *Kor Sanou* ! parmi les athlètes antagonistes

A son nez fort et à la délicatesse de ses attaches.

En avant ! Et que ne soit pas le paean poussé

O Pindare ! mais le cri de guerre hirsute et le coupe-coupe dégainé

Mais, jaillie des cuivres de nos bouches, la Marseillaise de Valmy plus pressante que la charge d'éléphants des gros tanks que précèdent les ombres sanglantes

La Marseillaise catholique.

Car nous sommes là, tous réunis, divers de teint — il y en a qui sont couleur de café grillé, d'autres bananes d'or et d'autres terre des rizières —

Divers de traits, de costume, de coutumes, de langue ; mais au fond des yeux la même mélodie de souffrances à l'ombre des longs cils fiévreux :

Le Cafre, le Kabyle, le Somali, le Maure, le Fân, le Fôn, le Bambara, le Bobo, le Maudiago

Le nomade, le mineur, le prestataire, le paysan et l'artisan, le boursier et le tirailleur

Et tous les travailleurs blancs dans la lutte fraternelle.

Voici le mineur des Asturies, le docker de Liverpool, le juif chassé d'Allemagne, et Dupont et Dupuis et tous les gars de Saint-Denis.

VII

Mère, sois bénie !

Reconnais ton fils à l'authenticité de son regard qui est celle de son cœur et de son lignage ;

Reconnais ses camarades, reconnais les combattants, et salue, dans le soir rouge de ta vieillesse

L'AUBE TRANSPARENTE D'UN JOUR NOUVEAU.

(*Hosties Noires.*)

*Aux tirailleurs sénégalais
morts pour la France.*

Voici le Soleil

Qui fait tendre la poitrine des vierges

Qui fait sourire sur les bancs verts les vieillards

Qui réveillerait les morts sous une terre maternelle.

J'entends le bruit des canons — est-ce d'Irun ? —

On fleurit les tombes, on réchauffe le Soldat Inconnu.

Vous, mes frères obscurs, personne ne vous nomme.

On promet 500 000 de vos enfants à la gloire des futurs morts,

on les remercie d'avance, futurs morts obscurs

Die schwarze Schande !

Écoutez-moi, Tirailleurs Sénégalais, dans la solitude de la terre noire et de la mort

Dans votre solitude sans yeux, sans oreilles, plus que dans ma peau sombre au fond de la Province

Sans même la chaleur de vos camarades couchés tout contre vous, comme jadis dans la tranchée, jadis dans les palabres du village

Écoutez-moi, tirailleurs à la peau noire, bien que sans oreilles et sans yeux dans votre triple enceinte de nuit.

Nous n'avons pas loué de pleureuses, pas même les larmes de vos femmes anciennes

— Elles ne se rappellent que vos grands coups de colère, préférant l'ardeur des vivants.
 Les plaintes des pleureuses trop claires
 Trop vite asséchées les joues de vos femmes comme en saison sèche les torrents du Fouta
 Les larmes les plus chaudes trop claires et trop vite bues au coin des lèvres oubliées.

Nous vous apportons, écoutez-nous, nous qui épelions vos noms dans les mois que vous mouriez
 Nous, dans ces jours de peur sans mémoire, vous apportons l'amitié de vos camarades d'âge.
 Ah ! puissé-je un jour d'une voix couleur de braise, puissé-je chanter
 L'amitié des camarades fervente comme des entrailles et délicate, forte comme des tendons.
 Écoutez-nous, morts étendus dans l'eau au profond des plaines du Nord et de l'Est.
 Recevez ce sol rouge, sous le soleil d'été ce sol rougi du sang des blanches hosties
 Recevez le salut de vos camarades noirs, Tirailleurs Sénégalais

MORTS POUR LA RÉPUBLIQUE !

(*Hosties noires.*)

Ndessé.

Mère, on m'écrit que tu blanchis comme la brousse à l'extrême hivernage
 Et je devais être ta fête, la fête gymnique de tes moissons
 Ta saison belle avec sept fois neuf années sans nuages et les greniers pleins à craquer de fin mil
 Ton champion, *Kor-Sanou* ! Tel le palmier de Katamague
 Il domine tous ses rivaux de sa tête au mouvant panache d'argent
 Et les cheveux des femmes s'agitent sur leurs épaules, et les cœurs des vierges dans le tumulte de leur poitrine.

Voici que je suis devant toi, Mère, soldat aux manches nues
 Et je suis vêtu de mots étrangers où tes yeux ne voient qu'un assemblage de bâtons et de haillons.
 Si je te pouvais parler, Mère ! Mais tu n'entendrais qu'un gazouillis précieux et tu n'entendrais pas
 Comme lorsque, bonnes femmes de sérères, vous déridiez le Dieu-aux-troupeaux-de-nuages
 Pétaradant des coups de fusil par-dessus le cliquetis des mots *paragnessés*.
 Mère, parle-moi bien que ma langue glisse sur nos verbes sonores et durs.
 Tu les sais faire doux et moelleux comme à ton fils chéri autrefois.
 Ah ! me pèse le fardeau pieux de mon mensonge,
 Je ne suis plus le fonctionnaire qui a autorité, le marabout aux disciples charmés.
 L'Europe m'a broyé comme le plat guerrier sous les pattes pachydermes des tanks
 Mon cœur est plus meurtri que mon corps jadis au retour des lointaines escapades aux bords enchantés des Esprits.

Je devais être, Mère, le palmier florissant de ta vieillesse, je te voudrais rendre l'ivresse de tes jeunes années
 Je ne suis plus que ton enfant endolori, et il se tourne et retourne sur ses flancs douloureux
 Je ne suis plus qu'un enfant qui se souvient de ton sein maternel et qui pleure.
 Reçois-moi dans la nuit qu'éclaire l'assurance de ton regard
 Redis-moi les vieux contes des veillées noires, que je me perde par les routes sans mémoire.
 Mère, je suis un soldat humilié qu'on nourrit de gros mil.

Dis-moi donc l'orgueil de mes pères !

Front-Stalag 230.
 (*Hosties noires.*)

Alpha blondy

Some call him Allah
Some call him Adonai
Some call him Jehovah
JESUS, HIAVE, Buddha, Krishna
But he is one, yes He's ONE
Like a tree with many branches
Many in ONE...
Alleluja God is Great
Alleluja God in ONE
Alleluja God is Great
Alleluja God in ONE
Alleluja God is Great
Alleluja God in ONE
See the sunrise
and see the sunset
no one can explain this mistery

Cesaire

Annonciation

à André Breton

Des sangs nouveaux de mokatine sonnant à la viande s'accrochent aux branches du soleil végétal, ils attendent leur tour.

Un mouvement de palmes dessine le corps futur des porteuses aux seins jaunes moisson germante de tous les cœurs révélés.

Le pitt du flambeau descendant jusqu'à l'extrême pointe fait à la faiblesse de la ville une rosace amicale amarrée de lianes jeunes au vrai soleil de vrai feu de terre vraie : annonciation.

Pour l'annonciation des porteuses de palmiers de mokatine amarrés au soleil du pitt de flambeaux – œil vert bagué de jaune d'oxyde chargé de lunes œil de lune chargé de torches – œil des torches tordez l'engrais discret des lacs dénoués.

Tam-tam I

à Benjamin Péret

à même le fleuve de sang de terre
à même le sang de soleil brisé
à même le sang d'un cent de clous de soleil
à même le sang du suicide des bêtes à feu
à même le sang de cendre le sang de sel le sang des sangs
d'amour
à même le sang incendié d'oiseau feu
hérons et faucons
montez et brûlez

Totem

De loin en proche de proche en loin le sistre des circoncis
et un soleil hors mœurs
buvant dans la gloire de ma poitrine un grand coup de vin
rouge et de mouches
comment d'étage en étage de détresse en héritage le totem
ne bondirait-il pas au sommet des buildings sa tiédeur de
cheminée et de trahison ?
comme la distraction salée de ta langue destructrice
comme le vin de ton venin
comme ton rire de dos de marsouin dans l'argent du nau-
frage
comme la souris verte qui naît de la belle eau captive de
tes paupières
comme la course des gazelles de sel fin de la neige sur la
tête sauvage des femmes et de l'abîme
comme les grandes étamines de tes lèvres dans le filet
bleu du continent
comme l'éclatement de feu de la minute dans la trame
serrée du temps
comme la chevelure de genêt qui s'obstine à pousser dans
l'arrière-saison de tes yeux à marine
chevaux du quadrigé piétinez la savane de ma parole vaste
ouverte

du blanc au fauve

il y a les sanglots le silence la mer rouge et la nuit

Mythologie ¹⁶

à larges coups d'épée de sisal de tes bras fauves
à grands coups fauves de tes bras libres de pétrir l'amour
à ton gré batéké
de tes bras de recel et de don qui frappent de clairvoyance
les espaces aveugles baignés d'oiseaux
je profère au creux ligneux de la vague infantile de tes
seins le jet du grand mapou
né de ton sexe où pend le fruit fragile de la liberté

Croisades du silence⁵⁰

Et maintenant
que les vastes oiseaux se suicident
que les entrailles des animaux noircissent sur le couteau
du sacrifice
que les prêtres se plantent une vocation aux carrefours
noués dans le terreau du bric-à-brac

Noir c'est noir non noir
noir lieu-dit
lieu de stigmates
feu de chair comme mémoré

lorsque dans tes venaisons une pierre comble à mille
visages
le grand trou que dans tes chairs faisait l'eau sombre
de la parole l'éteint Chimborazo dévore encore le monde.

Pluies⁵¹

Pluie qui dans tes plus répréhensibles débordements n'as
garde
d'oublier que les jeunes filles du Chiriqui tirent soudain
de leur corsage de nuit une lampe faite de lucioles émou-
vantes
Pluie capable de tout sauf de laver le sang qui coule sur
les doigts des assassins des peuples surpris sous
les hautes futaies de l'innocence

Ode à la Guinée

Et par le soleil installant sous ma peau une usine de force
et d'aigles
et par le vent sur ma force de dent de sel compliquant ses
passes les mieux sues
et par le noir le long de mes muscles en douces insolences
de sèves montant
et par la femme couchée comme une montagne descellée
et sucée par les lianes
et par la femme au cadastre mal connu où le jour et la
nuit jouent à la mourre des eaux de source et des métaux
rares
et par le feu de la femme où je cherche le chemin des fou-
gères et du Fouta-Djallon
et par la femme fermée sur la nostalgie s'ouvrant ⁴⁴

JE TE SALUE

Guinée dont les pluies fracassent du haut grumeleux
des volcans un sacrifice de vaches pour mille faims
et soifs d'enfants dénaturés ⁴⁵
Guinée de ton cri de ta main de ta patience
il nous reste toujours des terres arbitraires
et quand tué vers Ophir ils m'auront jamais muet
de mes dents de ma peau que l'on fasse
un fétiche féroce gardien du mauvais œil

comme m'ébranle me frappe et me dévore ton solstice
en chacun de tes pas Guinée
muette en moi-même d'une profondeur astrale de méduses

Lynch 1

Pourquoi le printemps me prend-il à la gorge? que me veut-il? et quand bien même il n'aurait pas assez de lances et de fanions! Je te conspue printemps d'afficher ton œil borgne et ton haleine mauvaise. Ton stupre tes baisers infâmes. Ta queue de paon fait les tables tournantes avec des pans de jungle (fanfares de sèves en marche) mais mon foie est plus acide et mes vénéfices plus forts que tes maléfices. Le lynch c'est six heures du soir dans la boue des bayous c'est un mouchoir noir agité au haut du mât d'un bateau pirate c'est le point de strangulation de l'ongle au carmin d'une interjection c'est la pampa c'est le ballet de la reine c'est la sagacité de la science c'est le coût inoubliable. O lynch sel mercure et antimoine! Le lynch est le sourire bleu d'un dragon ennemi des anges le lynch est une orchidée trop belle pour porter des fruits le lynch est une entrée en matière le lynch c'est la main du vent ensanglantant une forêt dont les arbres sont des galles qui brandissent dans leur main le flambeau vif de leur phallus châtré, le lynch est une main saupoudrée de poussière de pierres précieuses, le lynch est un lâcher de colibris, le lynch est un lapsus, le lynch est un coup de trompette un disque fêlé de gramophone une queue de cyclone à la traîne portée par des

becs roses d'oiseaux rapaces. Le lynch est une belle che-
velure que l'effroi rejette sur mon visage le lynch est un
temple ruiné par les racines et sanglé de forêt vierge. O
lynch aimable compagnon bel œil giclé large bouche
muette hormis qu'un branle y répand le délire d'une
morve tisse bien, éclair, sur ton métier un continent qui
éclate en îles un oracle qui glisse en contorsion en scolo-
pendre une lune qui installe sur la brèche le paon de
soufre qui se lève dans la meurtrière sommaire de mon
ouïe assassinée.

Dévoreur

Le bouclier des mollusques
les mandibules des fourmis
les grands jeux du mimétisme à jeter bas le masque des
phasmes et des pharaons
la dialectique du cuivre
l'aldébaran matutinal
se peut-il que fasse
 face de vie ou de mort
 une feuille mal jouée publiée par le vent
va caret couché sur le dos par la main perfide du sable
claste iconoclaste tonnerre de non sans noms
bélier et beffroi
date choisie pour toutes les grandes offensives de prin-
temps
coureur
avant-coureur
j'ai mangé ma proie
et mes yeux ont poussé comme des ignames d'un champ
inédit
mes yeux sont plus durs que la pierre
mes yeux ont mis en croix ont lapidé ont flagellé ma
cervelle ;

ma cervelle

va et vient

en blouse blanche de loga-

rithmes

et puisque nous parlons d'économie de pensée

tiens dévoreur

l'espace et le temps aimables serpents pince contre pince
font une fornication trop belle pour l'épuisement de leur
vésicule à venin enfantant à la face volubile de silence et
d'écho un frai munificent d'ombilics et de champignons
la distribution de la chaleur s'intensifie à des proportions
collectives le long de la barre que je chauffe et féconde du
suc hagard de mon haleine

La pluie

Après que j'eus par le fer par le feu par la cendre visité les
lieux les plus célèbres de l'histoire après que j'eus par la
cendre le feu la terre et les astres courtisé de mes ongles
de chien sauvage et de ventouse le champ autoritaire des
protoplasmes

Je me trouvai comme à l'accoutumée du temps jadis au
milieu d'une usine de nœuds de vipère dans un gange
de cactus dans une élaboration de pèlerinages d'épines –
et comme à l'accoutumée j'étais salivé de membres et de
langues nés mille ans avant la terre – et comme à l'accou-
tumée je fis ma prière matinale celle qui me préserve du
mauvais œil et que j'adresse à la pluie sous la couleur
aztèque de son nom

Pluie qui si gentiment laves l'académique vagin de la terre
d'une injection perverse

Pluie toute puissante qui fais sauter le doigt des roches
sur le billot

Pluie qui gaves une armée de vers comme n'en saurait
nourrir une forêt de mûriers

Pluie stratège génial qui pousses sur la glace de l'air ton
armée de zigzags de berges innombrables qui ne peut pas
ne pas surprendre l'ennui le mieux gardé

Pluie ruche de guêpes beau lait dont nous sommes les porcelets

Pluie je vois tes cheveux qui sont une explosion continue d'un feu d'artifice de hura-crépitan

tes cheveux de fausses nouvelles aussitôt démenties

Pluie qui dans tes plus répréhensibles débordements n'as garde d'oublier que les jeunes filles du Chiriqui tirent soudain de leur corsage de nuit une lampe faite de lucioles émouvantes

Pluie inflexible qui ponds des œufs dont les larves sont si fières que rien ne peut les obliger à passer à la poupe du soleil et de le saluer comme un amiral

Pluie qui es l'éventail de poisson frais derrière lequel se cachent les races courtoises pour voir passer la victoire aux pieds sales

Salut à toi pluie reine au fond de l'éternel déesse dont les mains sont multiples et dont le destin est unique toi sperme toi cervelle toi fluide

Pluie capable de tout sauf de laver le sang qui coule sur les doigts des assassins des peuples surpris sous les hautes futaies de l'innocence

Gibran

Parle-nous de maisons

Alors un maçon s'avança et dit,
Parle-nous des Maisons.

Et il répondit en disant :

À partir de votre imaginaire, construisez un foyer dans le désert avant que de bâtir une maison dans l'enceinte de la cité.

Car de même que vous rentrez parfois en votre crépuscule, de même le voyageur en vous est-il celui qui est toujours loin et seul.

Votre maison est votre corps le plus grand.

Elle pousse dans le soleil et dort dans le calme de la nuit ; et elle n'est pas sans rêves.

Votre maison ne rêve pas ? Et rêvant, ne quitte-t-elle pas la ville pour la forêt ou le sommet de la colline ?

Si je pouvais amasser vos demeures dans ma main et, comme un semeur, les répandre au sein de la forêt et de la prairie !

Puissent les vallées être vos rues et les verts sentiers vos allées, afin que vous puissiez vous chercher les uns les autres à travers les vignes et revenir avec les parfums de la terre dans vos vêtements.

Mais le temps de cela n'est pas encore venu.

Dans leur peur, vos ancêtres vous ont rassemblés trop près les uns des autres. Et cette peur durera encore. Les murs de vos villes sépareront un peu de temps encore vos foyers de vos champs.

Et dites-moi, peuple ^{Dakar} d'Orphalese, qu'avez-vous en ces maisons ? Et que préservez-vous derrière ces portes fermées ?

Avez-vous la paix, la tranquille force qui révèle votre pouvoir ?

Avez-vous des réminiscences, ces voûtes étincelantes qui enjambent les sommets de la conscience ?

Avez-vous la beauté, celle qui mène le cœur des objets faits de bois et de pierre vers la montagne sainte ?

Dites-moi, avez-vous tout cela dans vos maisons ?

Ou avez-vous seulement du confort, et l'envie de confort, ce furtif besoin qui rentre à la maison en invité, puis se transforme en hôte, et puis en maître. Oui, et il devient un dompteur, qui avec crochets et lanières fait de vous des pantins de vos plus grands désirs.

Quoique ses mains se révèlent de soie, son cœur est d'acier.

Il vous berce jusqu'au sommeil et resté près de votre lit afin de se moquer de la dignité de la chair.

Proverbes
Ancêtre

❁ "...S'il y a un lézard dans le mur, c'est qu'il y avait une fissure. L'Ancêtre a dit que la jarre trouée ne pourra jamais garder l'eau... J'ai voyagé dans l'avenir. J'ai vu des baobabs assis sous des champignons, regarder la Forêt partir en cendres en chantant des louanges au Tout puissant. Plus loin, quelques douleurs plus tard, j'ai vu des Fourmis marcher comme un seul corps, un serpent kilométrique, pour avaler dans leurs petits corps sans os, des tornades de flammes cannibales. Je me trouvais sur terre en 2091 et avec quelques Eprits nous terrassâmes ces ombres qui peuplaient nos profondeurs... S'il y a un lézard dans le mur, c'est qu'il y avait une fissure. L'Ancêtre a dit que la jarre trouée ne pourra jamais garder l'eau... " #Zangbétowo

"Un jour, j'ai décidé de m'avouer vaincu : j'ai démissionné de mon travail, j'ai quitté ma compagne et ma vie. Je me suis rendu dans la forêt pour parler avec un vieil homme qui, paraît-il, était un sage.

– Pourriez-vous me donner une bonne raison de ne pas m'avouer vaincu ? lui ai-je demandé.

– Regarde autour de toi, m'a-t-il répondu. Tu vois la fougère et le bambou ?

– Oui, ai-je répondu.

– Quand j'ai semé les graines de la fougère et du bambou, j'ai fait très attention. La fougère a grandi très vite. Son vert brillant a recouvert le sol. Mais la graine de bambou n'a rien donné. Je n'ai pourtant pas renoncé au bambou.

La deuxième année, la fougère est devenue encore plus brillante et abondante, mais de nouveau, la graine de bambou n'a rien donné. Mais je n'ai pas renoncé au bambou.

La troisième année, la graine de bambou n'a toujours rien donné. Mais je n'ai pas renoncé au bambou.

La quatrième année, de nouveau, la graine de bambou n'a rien donné. Mais je n'ai pas renoncé au bambou.

La quatrième année, une petite pousse de bambou est sortie du sol. En comparaison avec la fougère, elle était bien sûr très petite et insignifiante.

La sixième année, le bambou a grandi de plus de 20 mètres de haut. Il avait passé cinq ans à faire des racines pour le soutenir. Ces racines l'ont rendu fort et lui ont donné ce dont il avait besoin pour survivre.

Sais-tu que tout ce temps où tu t'es battu, en réalité, tu as formé des racines ?

Le bambou a un rôle différent de celui de la fougère, et pourtant, tous les deux sont nécessaires et embellissent la forêt.

Ne regrette pas un jour de ta vie. Les bons jours t'apportent du bonheur. Les mauvais jours t'apportent de l'expérience. Tous deux sont essentiels à la vie. Le bonheur te rend doux. Les tentatives te rendent fort. Les peines te rendent humain. Les chutes te rendent humble. La réussite te rend brillant...

Si tu ne réussis pas ce que tu veux faire, ne perds pas espoir, car peut-être que tu es seulement en train de fabriquer des racines..." [#LaFougèreEtLeBambou](#) : Auteur inconnu ! Merci à Lau Réal

« Ouvrir ma poitrine, voir cette fleur qui tousse, appeler ma sueur à sa rescousse. Dans ses yeux des cauris éclatants, enfantant et allaitant des impossibles imminents » in [#AuxImpossiblesImminents](#) pour

Moned

Nov

MIROIR D'UNE DISPARITION

Du sorcier au savant, quel travail, compenser la perte. Quand dès l'abord, la sorcellerie existe, le dire d'ici clame son inanité par tant de morts. Génocide pour supprimer la connaissance; et que tout soit mis en vente – jusqu'à ce livre, Gallimard-témoin, machine à doutes... Loi nivelante, sens unique : la Civilisation passe par l'autoroute, aimant désertique où l'humanité buissonnière aspirée hors de ses redoutes vient avec un hoquet d'enfant-loup (allait-il parler?) mourir au garde-à-vous. Sans destinataire, les fils électriques portent par l'univers le bruit de l'homme unique, qui ne veut connaître du monde que ce qu'en piègent ses travaux. Portraits effarés d'Indiens doux, regards défoliés. Evangile, raison, pétrole : tout est passé! Leurs mains n'ont plus de terre, les frères n'ont plus de sœurs, d'alliés, leur esprit n'a plus l'air de respirer : poissons morts faute d'avoir pu transmuier, somnambules du vainqueur, castats de l'espèce, esclaves à ne rien faire; clochards, fous. La sorcellerie...

Non, elle ne les a pas sauvés.

Par profession, Carlos Castaneda enquête; par peur de soi s'écarte; en seigneur, parcourt l'après-monde... Voyage aux cendres de la terre; reculons d'une taupe. Resterait-il de l'inventu? La raison n'entend qu'elle partout, a eu raison de tout; elle devient lasse. De nouveaux hommes en

leur jeunesse peuvent bien entreprendre de s'ouvrir aux effluves glacés de l'acide; c'est encore elle, métallique, qui bruit dans la chute qui les guette; triste unisson. Séparé de tout courant, Carlos Castaneda s'arrête dans une petite ville d'Arizona sans trop se poser de questions. Il s'intéresse aux plantes médicinales, mauvaises herbes, char-dons, peyotl. Que ne faut-il pas chercher! Aiguille dans une botte... Mais justement le foin est envolé. Il rencontre son homme dans une gargotte. Un regard dans une loque : c'est un Indien sans société. Et le renvoi de la question à laquelle il l'allait soumettre :

– Pourquoi fais-tu ça, blanc mec?

L'aiguille n'est pas à vendre, exposée. Elle est de face, savant! Avant même que tu la cherches elle t'a percé. Un ethnologue contre un sorcier : c'est l'enjeu de la reconquête? Custer est mort pour vos péchés, dit aux Blancs le Sioux Vine Deloria, brandissant haut la parole indienne déterrée¹. Corps à corps au-delà de la culpabilité, Carlos Castaneda traverse une mort plus avancée : celle, vécue intimement, initiatique, de la grille, du joug, du masque qui lui tenait lieu de pensée.

Sur deux livres déjà, le silence vrille un regard plus net². Si le conquérant devenu disciple décrit avec minutie son orgasme – étrange défaite – est-ce pour le seul plaisir de fournir à son maître de quoi se torcher? Je crois plus. Aux cimetières de nos bibliothèques, l'auteur s'offre vif, écorché; lui le savant; dans la langue de la conquête, à la lumière d'Occident, sous l'œil inaccessible de son maître, c'est enfin le Blanc qui s'abaisse, vivisecté. Nous ne saurons rien sur don Juan; ou presque...

1. Vine Deloria, *Custer died for your Sins*, traduit en français sous le titre *Peau-Rouge*, Edition Spéciale, 1972.

2. *A Separate Reality* fait suite à *The Teachings of don Juan*, traduction Marcel Kahn : *L'herbe du diable et la petite fumée*, Le Soleil Noir, 1972.

Nouvelle religion de l'intellect qui n'ose pas annoncer son lieu, oralo-surcultivée, l'ethnologie s'écrit sur bandes, pellicules, papier. Liant plus que lue. La grenouille veut se faire aussi grosse que le bœuf; elle le croyait plus petit. La dire science n'engage, strictement, qu'une façon d'en durcir la glu. Résidus : empaqueter? Cette dubitable prétention, ici, rit d'avorter. « Connais d'abord ton désir », dit l'Indien au Blanc aveuglé. Aujourd'hui. La disproportion bée. Endigreur impuissant, l'auteur ne nous dit pas ce que l'Indien « est », il a trop peur, ni ne prend prétexte de son altérité pour se gonfler lui-même en théorie : il a bien essayé, sans réussir à séduire même sa machine à divulguer. Plutôt, entraîné vers ce qui l'effraie, il décrit pas à pas, d'un regard traîné, le chemin qui l'éloigne de ce qu'il était, caché au grand jour, vers ce qu'il sera, peut-être, lorsqu'il saura – livré à la nuit d'avant tout désir, où l'écriture n'a plus cours.

Paradoxe d'une littérature surannée? Ou premiers pas, en allusion, dans la littérature prise par la sortie, d'une voix qui éventuellement n'y reviendra, trempée de magie, que pour la faire voler en miettes?

Sur l'ailleurs, lieu du savoir auquel la vision, ennemie du discours, conduit; sur l'autre monde qui se tient dans la doubleure de celui que nous croyons avoir soumis; sur cette « réalité séparée » à laquelle seuls ont accès ceux qui croient que le monde vit, et que c'est l'homme qui est vu et que sa volonté ne tend qu'à l'interner; sur cette terrible réalité qui est celle du monde ici mais auquel il faut un courage de guerrier pour s'offrir nu – qui, soupçonnant de quoi il parle, discourrait? Même à formuler le mystère par le sorcier; le réel, non, ce sont les hommes qui se sont séparés, se vouant à communier dans l'hallucination qui les unit, tâtant leur ressemblance...¹ Car il ne suffit pas de renverser l'ordre des métaphores et de dire, anthropomor-

1. « ... avec les maux humains comme pour en bénir quelque funeste moule. » – Mallarmé.

phisme à rebours, que c'est l'homme qui est « comme »; il faut encore être prêt à s'ouvrir aux effets de la parole ainsi retournée – surtout si la terre, mère de toute médecine, nous propose des nourritures tellement plus fines que les produits trop connotés du viscère qui nous sert d'esprit. Passages où l'énorme filtre... où qui voit est pris...

Reste alors la figure du piège : deux récits où se lit, chiffré, le déliement d'une fuite qui s'empare et, disparaissant, naît. Quel benêt bêlerait au bord, lisant, qu'il a compris? Le peyotl produit d'innombrables écrits, rares d'encre. Qu'espère-t-on enfin des mots? Tous dûment enrôlés dans les rangs d'un alphabet! Attend-on sérieusement de ces soldats de l'Ancien Monde qu'ils découvrent autre chose que le panorama de leur dévastation? Et, s'il reste une cendre non résignée, pst, souffleur! holà, guide...

La scène étant celle où notre cécité assassine, expliquer – lire : cliquetis, d'arme s'entend – sera laissé côté suicide : inchanger. Je dessinerais plutôt le non-vu de mon habitude : impression, jusqu'en ce français, d'un basculement, oui, la fin d'un monde; déliement, où d'autres rompent. Et intuition d'intersections, dont l'écriture alphabétique n'est qu'une, communication avec des signes hors du champ codé de toute re-présentation, certains purs événements, champ lu de sa propre ouverture, transcroissance, et sans qu'il soit besoin d'aller au bout du monde. Entre la pensée qu'on voudrait nôtre, habitante des livres, et l'expérience de la vision, abîme. Différence intraduisible. L'écriture, ce pou, veut enclorre le monde; elle ne peut que s'y briser. Pour la mémoire qui s'explore et se recouvre, pour maint « Indien », le monde-là est archive vivante : organisme qui se développe en pouvoirs. La forme est affaire d'expérience. On ne lit pas des forces, on les vit immédiatement. Encore faut-il les voir : l'enjeu de cette croissance singulière est la conscience, son libre épanouissement. Mais nos organes s'opacifient dans les bas rôles de série; s'ossifient, perdent le chant. Concierge d'un logis qui la conspue l'intelligence très vite n'œuvre, s'aveuglant, qu'à consolider

ses nuls tâtonnements; et les mots, de canne, deviennent gourdins.

Cependant, je vois trop ce qui me sépare de Carlos Castaneda, où il me laisse, pour ne pas tenter de répondre plus nettement de la façon dont sa disparition s'imprime en moi :

Cette réserve où il se tient; ce livre où si peu se livre, cette réticence, ne pas vivre, n'être pas vu, se fuir dans la franchise à courte vue; cet entêtement à conserver l'amitié de ses manies, à tenir sa répétition, à s'agripper au mur de la raison qui choit; à dire ce qui lie, pas ce qui rompt, titiller sa brèche au lieu d'y saillir; cette curieuse, quasi suspecte absence de perversité, de double fond, ce petit ethnologue de lait; cette peur d'exister soi, fourbie en investigation; cette obstination à vivre au figuré, par profession interposée, et ce questionnement, toujours, attendant du vieil homme qu'il lui explique :

– Don Juan, qu'est-ce qui m'arrive?

Est-ce vrai, est-ce ainsi que les choses se sont passées, est-ce une pose après coup? Est-ce l'écriture qui accuse l'écart et déploie la contradiction vécue moins bas? Ou bien faut-il penser, cette réserve et cette pauvreté emprisonnant l'enquêteur dans ses questions pas toujours clairvoyantes, qu'elles furent des signes auxquels le vieux sorcier l'a reconnu? Trait d'union entre un Yaqui privé des siens et tourné vers l'in-visible, et un ladino hors de soi, intact sous le vernis yankee, restitué intact à ses fabricants.

D'autres, qui déploient plus fastueusement leurs richesses de nantis, ne peuvent pas mieux révéler fausse leur monnaie qu'en affichant ce qu'ils « comprennent » et, comme Le Clézio, en disant qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas¹. A une telle prétention de grenouille veuve, le bœuf

1. « Je ne sais pas comment c'est possible mais c'est ainsi : je suis un Indien. » (Le Clézio, *Hai*, Paris, Skira, 1972, p. 1.) Mais : « Yo no soy indio, carajo! » s'écrie l'Indien d'aujourd'hui. (*Le sang du Condor*, film ayмара, 1969.)

toujours sur la langue, Carlos Castaneda oppose la retenue d'un désir trop singulier pour s'ouvrir à tout propos; et mesure, voyant aux yeux clos, l'intensité d'existence promise à sa réserve, d'après le peu qu'il a cédé à ce qui le tenait enclos. Sans ce constant rabatement sur le soi même selon le ralenti d'une agonie qui dépense toute sa lucidité à s'observer, sans cette plongée allant délier des nœuds d'enfance aussi contraignants qu'oubliés, comment la gêne de savoir que la lecture nous confronte à une trahison dans les termes serait-elle supportable? Cette dé-spiritualisation systématique de l'expérience qui, par l'écrit, se sert d'une amitié...

Mais qui juge - ? Relation écrite au temps dérisoire dans lequel le savant en rupture de certitudes retombe dès qu'il perd son guide, miettes du festin, chiures au pied de l'arbre, ce texte pointe vers un futur indicible et indubitable. Fictivement, récit d'un ethnologue à la fois doué au-delà du dire (il l'ignore) et obtus à en pleurer dès qu'il parle (il en rajoute). En fait, en fin, où le silence reprend à ce miroir-ci sa buée, Castaneda, s'avère-t-il, n'était-il pas un indigène qui se prenait pour un Blanc?

Rétablissons. Dans cette pièce de science-fiction, écrite entre deux disparitions, l'Indien représente l'Humanité quasi détruite, le Blanc les envahisseurs débarqués d'une non-planète. Le ciel est mort; il n'y a d'issue, de solution, que s'en remettre à l'expérience des gens du cru. Est-il trop tard pour vivre en hommes sur cette planète si peu habitée? Les destructions organisées par l'occupant ont-elles comblé toutes les passes? La mécanisation de l'homme a-t-elle atteint un point de non-retour? La mise en esclavage des organes était-elle le mot de la fin? En tant qu'envahisseurs, nous sommes drôlement placés pour nous poser ce genre de questions! Et pourtant...

L'assurance avec laquelle nous, héritiers obligés de la tradition occidentale, occupons aujourd'hui le monde, il

suffit d'un regard autre qui nous mette face à l'esprit de notre désir pour qu'elle chancelle et nous découvre, sous les charniers de cinq continents, la complicité des politiciens castrateurs qui nous triturent. Ou, numéro, serrer les rangs, ou déléguer à ses os la valeur d'une rentrée en nature. Vivre en tant que créature suppose ce dilemme su. Ci-gît le désir, dit Don Juan, la mort à côté de lui. Savoir qui nous sommes, quel est cet œuf lumineux; et quel est ce monde, notre trouvaille...?

Une guerre nous sépare de cet accomplissement, qui n'est pas celle qu'on voit conduite au nom de la Révolution. Cette idée-là nous veut trop ressemblants. Le masque nous mange dedans. Je hasarderai que de nouvelles résistances s'organisent; guerres intérieures, d'indigènes qui se cherchent sous l'occupant, ce Moi, vieux récipient que des siècles, voire des millénaires, séparent de l'air que nos nez respirent...

Où qu'il soit aujourd'hui, nul doute que Carlos Castaneda n'ait commencé à se désintégrer. Le magnétisme sociologique n'a plus d'effet sur lui; cette grimace contrainte : tous semblables... La sorcellerie tranche vif la séduction : sois séparé. La différence est naturelle, dit-elle, épouse-toi. Existe selon ta vraie distance : d'autres alliés te feront signe. La terre a plus de secrets pour ceux qui l'entendent que n'en pourra jamais comptabiliser la science en deuil d'organes. Les alliés qui se tiennent dans l'entremonde attendent ceux qu'elle a choisis. Pour accéder à l'autre, pour que quoi que ce soit d'autre que toi compte pour toi il faut que tu te sois accepté. Et donc il faut mourir à ce que tu étais, au temps que tes pensées fabriquent, au temps qui te refait - mais mourir sur le chemin rituel d'une renaissance autre, dans un autre monde, ici-bas. Ce vers quoi tendent toutes les énergies de ta vie liées dans l'impouvoir, détournées au miroir disjonctif de la pensée (travail mécanique), alors que leur destination naturelle est la coïncidence entre leur transformation d'énergie en vision avec la présentification de certaines

énergies ensevelies dans l'apparence ordinaire – dans l'apparence rendue ordinaire et emprisonnante dès que, sans recours à une autre dimension, on la tient pour réalité. L'important n'est pas de comprendre que « la vraie vie est ailleurs » mais de la vivre, poétique active où l'ici se réveille ailleurs, où le monde-partenaire apparaît.

Si l'enjeu de l'existence de l'espèce résidait dans l'écart risqué entre ses membres? Si l'unité (l'homme, poussant toujours plus loin – ou près? – l'exploration de lui-même, suscitant l'inapparu) était à cette condition, horizon toujours élargi multipliant sans fin ses chances – toute autre définition ne visant qu'à interrompre sa croissance et trahissant l'asservissement du savoir à la loi, de l'esprit à la force, et de l'individu non à l'espèce (dont nul ne peut sans terrorisme arrêter la figure, en chaque homme, époque, civilisation ressuscitée hors de ses détournements enfantins), mais à l'armée des petits chefs qui, pétrissant l'humanité à l'image de leur pessimisme, font révéler comme nécessaire l'ordre qui favorise leurs prédatations?

Mais il y a le XX^e siècle, la Civilisation. L'Aujourd'hui triomphant de tout espace et de tout temps. Mais de quoi s'agit-il, sinon de sigles marqués au fer dans les mémoires tranchées du monde, glissant vers l'amnésie totalitaire, cicatrisant tortures, bûchers, guerres, au jardin des supplices de l'ethnocide où tout ce qui fut foi et forme singulière d'accord entre la présence de l'infini et le recueillement d'hommes qui s'entendirent et se transmirent l'art d'aller son chemin propre devint cible et parabole de la mort, topographie sacrificielle selon laquelle un fragment d'humanité qui entend être l'humanité tout entière, et la dernière, s'ampute, suppléant par le culte de la puissance de l'argent aux pouvoirs naturels d'attraction dont elle efface les témoins dans l'univers, et disant que de toute façon ce qui meurt était voué à mourir, en Soi – son au-delà, vide, ici-bas?...

Est-ce l'horreur des sacrifices oubliés qui rend l'homme moderne une machine si étrangère à soi qu'elle fonctionne à temps complet sur programme et, presque, ne s'exalte qu'aux ordres? Le mépris que l'écrasante majorité des hommes vouent à ceux qu'ils tiennent pour asservis à une sauvagerie pire que la leur, ce mépris est trop violent pour ne pas indiquer que la supposée condition de « civilisé » résulte à peu près partout d'une intégration forcée.

Sorcier yaqui, don Juan n'est pas un spécimen ethnologique. Ni une recette, gadget pour intellectuels en mal d'occultisme. Cependant, la difficulté pleinement affrontée de sa relation dispense l'apprenti Castaneda des habitudes et fallacieuses références savantes. Don Juan est un homme qui, dans les fissures et remous d'un texte accidentel, parle aux hommes d'une liberté aujourd'hui repoussée aux limites de l'imaginaire ou, si elle « sort », condamnée à cribler sa dépense dans les réduits concentrationnaires : la liberté qui se gagne contre la description du monde qui correspond aux coutumes des hommes et qu'entretient en eux leur continuel ressassement d'affaires d'hommes – jusqu'en leurs rêves, « scientifiquement » réinterprétés en vue d'une meilleure adaptation. L'état moral d'humanité est apparence, comme la faim, la peur, l'espace ou le désir sexuel. Quand don Juan dit qu'il suffirait que nous arrêtions notre monologue intérieur pour que le monde nous apparaisse tel qu'il est (« soit » : que la réalité échappe par nature au discours – qui en crée une dérivée, dite normale – mais non nécessairement à l'homme; que les forces cachées du monde, qui tiennent les hommes, et contre lesquelles les hommes érigent leurs ramparts bruyants, peuvent se convertir en pouvoir, moyennant l'acception totale du principe de multiple réalité; ou encore que, si l'inconscient est langage d'instinct ou figure de désir, ce ne sont là encore que des surfaces sous lesquelles des énergies, pleinement déterminées et cependant singulières, peuvent s'offrir à l'ouverture visionnaire

dans un terrible acte d'amour¹), ce propos nous donne à mesurer le chemin qui nous sépare du silence, seuil de la liberté sans laquelle aucune culture n'existerait et qui, en yaqui comme dans la plupart des cultures amérindiennes, s'énonce moins qu'elle ne se pratique, solitaire : VOIR.

Or cette distance ne risque-t-elle pas de devenir infranchissable dès que l'homme, soumis aux règles de similitude, se fossilise au sein du monde vivant qui le digère, au point que tout dialogue, échange, dialectique entre les ressources spirituelles de l'homme et les formes de la matière tarit?

Dès demain faudra-t-il dire la liberté morte, l'enterrer, se mortifier à coups de résidus fantasmatiques, succédanés de vision interdite, chérir ceux qui vous amputent des cancers qu'ils vous ont refilés, obéir – et descendre dans la longue espérance souterraine où mise en veilleuse elle se résignera, souveraine engendreuse, à ne plus être que transmise sans éclairer, jusqu'au jour incertain où elle pourra refaire signe?

On ne revendique pas politiquement, avec banderoles et slogans, la liberté d'expérimenter tous les modes possibles de connaissance; on n'explique pas aux meneurs d'hommes que la vie vaut plus que les normes, que la vie est le seul réservoir de vérité, que c'est elle la maîtresse de la science, elle qui donne le plus au nom de quoi on veut la nier.

On ne revendique pas cette liberté-là. On ne peut même plus la prendre. Les ressources naturelles auxquelles elle s'alimente seront bientôt épuisées. Il ne reste qu'à l'oublier. D'un oubli dont il faut seulement espérer qu'il sera un rempart contre toute trahison, sinon tout désespoir, contre toute récupération en tout cas par les chefs d'in-

dustrie qui en feraient, vu l'étendue de leurs pouvoirs, une arme plus noire que toutes les magies rassemblées.

D'un oubli stratégique tel celui qui permet, loin de toute définition de leur présence parce qu'ils s'outre-passent, la passagère alliance entre deux hommes que tout sépare, comme s'il avait fallu cette distance extrêmement déguisée entre la mémoire éblouie du vieux solitaire qui s'en va sous les quolibets de la génération des Indiens prolétaires, et le lucide désarroi de l'étudiant américain désintégré, pour que le savoir fût transmis, rien que transmis, c'est aujourd'hui tout ce qu'on peut attendre.

Parfois don Juan rit. Réponse à la malice du Créateur?... Si le lecteur reste surpris, qu'il se représente le vieux sorcier en équilibre sur sa tête chaque fois que le savant ouvre, le temps de mourir, son stylo.

Jean MONOD.

1. Orée contre quoi la psychanalyse entasserait plutôt ses débris jusqu'à en faire l'indispensable jeu de ses chers clients.

Gibran

Final

Et maintenant c'était le soir.
Et Almitra la voyante dit,
**Béni soit ce jour et ce lieu
et votre esprit qui a parlé.**

Et il répondit :
Est-ce moi qui ai parlé ?
N'étais-je pas aussi un écoutant ?

Puis il descendit les marches du Temple et tous le suivirent. Et il atteignit son bateau et se tint debout sur le pont.

Et les regardant à nouveau il éleva la voix et dit :
Peuple d'Orphalse, les vents m'ordonnent de vous quitter. Quoique ma hâte soit moins grande que la leur, je dois partir. Nous autres vagabonds, toujours en quête du **chemin** le plus solitaire, ne commençons aucun jour là où nous en avons fini un autre ; et aucun lever de soleil ne nous trouve là où son coucher nous a laissés.

Même quand la terre dort nous voyageons.
Nous sommes les graines de la plante tenace, et c'est dans notre maturité et la plénitude de notre cœur que nous sommes abandonnés au vent et éparpillés.

Brefs ont été mes jours parmi vous, et plus brèves encore les paroles que j'ai dites.

Mais puisse ma voix se faner dans vos oreilles et mon amour s'effacer dans vos mémoires, car alors je reviendrai,

Et avec un cœur plus riche et des lèvres plus complaisantes à l'esprit je parlerai.

Oui, je reviendrai avec la marée,

Et bien que la mort puisse me cacher et le plus grand silence m'envelopper, je chercherai encore votre compréhension.

Et je ne chercherai pas en vain.

Si le peu de chose que j'ai dit est vérité, cette vérité se révélera d'elle-même par une voix plus claire et par des mots plus proches de vos pensées.

Je vais avec les vents, peuple d'Orphalse, mais je ne descends pas dans le vide ;

Et si ce jour n'est pas un accomplissement de vos besoins et de mon amour, alors qu'il soit une promesse d'un autre jour.

Les besoins de l'homme changent, mais pas son amour ni le désir que son amour satisfasse ses besoins.

Sachez donc que du plus grand silence je reviendrai.

La brume qui s'éloigne en flottant, à l'aube, ne laissant que, la rosée dans les champs, se lèvera et se rassemblera dans un nuage, puis elle tombera en pluie.

Et semblable à la brume ai-je été.

Dans le calme de la nuit j'ai marché dans vos rues, et mon esprit est entré dans vos maisons,

Et vos battements de cœur étaient dans mon cœur et votre souffle était sur mon visage, et je vous ai tous connus.

Mais oui, **je connaissais votre joie et votre chagrin, et dans votre sommeil vos rêves étaient mes rêves.**

Et maintes fois j'ai été parmi vous un lac parmi les montagnes.

Je reflétais vos sommets et vos pentes inclinées, et même les troupeaux de vos pensées et de vos désirs qui passaient.

Et vers mon silence venaient en ruisseaux le rire de vos enfants, et le désir ardent de vos jeunes gens, en rivières.

Et quand ils atteignaient mes profondeurs, les ruisseaux et les rivières continuaient de chanter.

Mais plus doux encore que le rire et plus grand que le désir ardent quelque chose venait à moi.

C'était l'illimité en vous ;

L'homme vaste dans lequel vous êtes tout sauf cellules et tendons ;

Celui dans la mélodie duquel tout votre chant n'est que palpitation sans son.

C'est dans l'homme vaste que vous êtes vastes,

Et c'est en le voyant que je vous ai vus et aimés.

Mais oui, vous êtes semblables à un océan, Et bien que des bateaux au fond lourd attendent la marée sur vos rivages, même si vous êtes semblables à un océan vous ne pouvez avancer vos marées.

Et vous êtes encore semblables aux saisons, Et quoique en votre hiver vous puissiez nier votre printemps,

Le printemps qui repose en vous sourit dans sa somnolence et n'est pas offensé.

Ne pensez pas que je dise ces choses pour que vous puissiez vous dire les uns aux autres :

« Il chantait bien nos louanges. Il ne voyait que le bien en nous. »

Je ne vous dis que les mots que vous connaissez déjà en pensée.

Et qu'est la connaissance de la parole sinon l'ombre d'une connaissance sans paroles ?

Vos pensées et mes paroles sont des vagues d'une mémoire scellée qui garde des empreintes de nos hiers,

Et des jours anciens où la terre ne nous connaissait ni ne se connaissait elle-même,

Et de nuits où la terre s'agitait dans la confusion.

Quelles distances l'amour peut-il atteindre qui ne soient pas dans cette vaste sphère ?

Quelles visions, quelles espérances et quelles présomptions ce vol peut-il faire s'élever ?

Semblable à un chêne géant couvert de fleurs de pommier est l'homme vaste en vous.

Sa force vous lie à la terre, son parfum vous élève dans l'espace, et dans sa longévité vous êtes immortels.

On vous a dit que, même comme chaîne, vous êtes aussi faibles que le plus faible des maillons.

Ceci n'est que la moitié de **la vérité**. Vous êtes aussi forts que le plus fort des maillons.

Vous mesurer par votre plus petite action, c'est calculer le pouvoir de l'océan par la fragilité de son écume.

Vous juger par vos échecs, c'est jeter le blâme sur les saisons pour leur inconstance.

Des sages sont venus à vous pour vous donner de leur sagesse. Je suis venu pour prendre de votre sagesse.

C'est un esprit flamboyant en vous rassemblant toujours plus de lui-même,

Tandis que vous, insouciants de son expansion, pleurez le flétrissement de vos jours.

C'est la vie en quête de vie dans des corps qui craignent la tombe.

Il n'y a pas de tombes ici.

Ces montagnes et ces plaines sont un berceau et une marche de pierre.

Chaque fois que vous passez par le champ où vous avez couché vos ancêtres, regardez bien, et vous vous y verrez, vous-mêmes et vos enfants, dansant main dans la main.

En vérité, vous vous amusez souvent sans le savoir.

D'autres sont venus à vous, auxquels pour des promesses dorées faites à votre foi, vous n'avez donné que richesse et pouvoir et gloire.

Je vous ai donné moins qu'une promesse, et vous avez été cependant bien plus généreux envers moi.

Vous m'avez donné ma soif de vie la plus profonde.

Sans doute ne peut-on faire plus grand présent à un homme que celui qui transforme tous ses buts en lèvres assoiffées et toute sa vie en une fontaine.

Et en cela reposent mon honneur et ma récompense,

Que chaque fois que je viens boire à la fontaine je trouve l'eau vive elle-même assoiffée ;

Et elle me boit tandis que je la bois.

Certains d'entre vous m'ont jugé fier et trop timide pour recevoir des présents.

Je suis trop fier en effet pour recevoir des gages, mais pas des présents.

Et bien que j'aie mangé des baies dans les collines quand vous auriez aimé m'avoir à votre table,

Et que j'aie dormi sous le portique du temple quand vous m'auriez avec plaisir donné un abri,

N'était-ce pas votre attention affectueuse de mes jours et de mes nuits qui rendait la nourriture douce à ma bouche et entourait mon sommeil de visions ?

C'est pour cela que je vous bénis le plus :

Vous donnez beaucoup et ne savez pas que vous donnez.

En vérité la gentillesse qui se contemple dans un miroir devient pierre,

Et une bonne action qui se donne de tendres noms devient parente de malédiction.

Et certains d'entre vous m'ont appelé le lointain, assoiffé de ma solitude,

Et vous avez dit : « Il tient conseil avec les arbres de la forêt, mais pas avec des hommes.

Il s'assoit seul au sommet des collines et observe notre ville en bas. »

Il est vrai que j'ai grimpé sur les collines et marché en des lieux isolés.

Comment aurais-je pu vous voir si ce n'est d'une grande hauteur ou d'une grande distance ?

Comment peut-on en vérité être près à moins d'être loin ?

Et d'autres ont lancé des appels vers moi,
mais pas avec des mots, et ils disaient :
« Étranger, étranger amoureux des hauteurs inac-
cessibles, pourquoi demeures-tu au milieu des som-
mets où les aigles construisent leurs nids ?
Pourquoi cherches-tu l'inaccessible ?
Quels orages voudrais-tu prendre au piège de ton
filet,
Et quels oiseaux vaporeux chasses-tu dans le ciel ?
Viens et sois l'un d'entre nous.
Descends et apaise ta faim de notre pain et étanche
ta soif de notre vin. »
Ils disaient ces choses dans la solitude de leur âme ;
Mais si leur solitude avait été plus profonde ils
auraient su que je ne cherchais que le secret de
votre joie et de votre chagrin,
Et que je ne chassais que votre plus grand moi qui
parcourt le ciel.
Mais le chasseur était aussi la proie ;
Car beaucoup de mes flèches ne quittaient mon arc
que pour chercher ma propre poitrine.
Et cela qui volait était aussi celui qui rampait ;
Car quand mes ailes étaient ouvertes dans le soleil
leur ombre sur la terre était une tortue.
Et moi, celui qui croyait, j'étais aussi celui qui doutait ;
Car j'ai souvent mis mon doigt dans ma propre bles-
sure en pensant que je pourrais avoir plus grande
croyance en vous et plus grande connaissance de
vous.

Et c'est avec cette croyance et cette connaissance
que je dis,
Vous n'êtes pas enfermés dans vos corps, ni confi-
nés à des maisons et des champs.
Ce que vous êtes habite au-dessus de la montagne
et erre avec le vent.
Ce n'est pas une chose qui rampe au soleil en quête
de chaleur ou creuse des trous dans l'obscurité en
quête de sécurité,
Mais une chose libre, un esprit qui enveloppe la terre
et évolue dans l'espace.

Si ce sont des paroles vagues, alors n'essayez pas
de les éclaircir.
Vague et nébuleux est le commencement de toutes
les choses, mais pas leur fin,
Et je serais trop heureux que vous vous souveniez
de moi comme d'un commencement.
La vie, et tout ce qui vit, est conçue dans la brume et
non dans le cristal.
Qui sait qu'un cristal est de la brume en ruine ?

Lorsque vous vous souviendrez de moi, je voudrais
que vous vous souveniez de ceci :
Ce qui semble le plus faible et le plus désorienté en
vous est le plus fort et le plus déterminé.
N'est-ce pas votre souffle qui a érigé et durci la
structure de vos os ?
Et n'est-ce pas un rêve qu'aucun de vous ne se sou-
vient d'avoir rêvé qui a construit votre cité et
façonné tout ce qui est en elle ?
Si seulement vous pouviez voir les flux et reflux de
ce souffle vous cesseriez de voir tout le reste,
Et si vous pouviez entendre le chuchotement du
rêve vous n'entendriez aucun autre son.

Mais vous ne voyez ni n'entendez, et cela est bien.
Le voile qui couvre vos yeux sera enlevé par les
mains qui l'ont tissé,
Et la glaise qui emplît vos oreilles sera percée par les
doigts qui l'ont pétrie.
Et vous verrez.

Et vous entendrez.
Et cependant vous ne vous plaindrez pas d'avoir
connu la cécité ni ne regretterez d'avoir été sourds.
Car ce jour-là vous connaîtrez le but caché de toutes
choses,
Et vous bénirez l'obscurité comme vous béniriez la
lumière.

Après avoir dit ces choses, il regarda autour de lui, et
il vit le pilote de son bateau debout près de la barre,
qui regardait les voiles déployées, puis le large.

Et il dit :
Patient, très patient est le capitaine de mon bateau.
Le vent souffle et les voiles s'agitent ;
Même le gouvernail demande qu'on le dirige ;
Cependant, calmement mon capitaine attend que je
me taise.

Et mes marins, qui ont entendu les chœurs de la
mer, eux aussi m'ont écouté patiemment.
Maintenant ils n'auront plus à attendre.

Je suis prêt.
Le fleuve a atteint la mer, et une fois encore la
grande mère prend son fils contre son cœur.

Adieu, peuple d'Orphalese.
Ce jour est fini.

Il se referme sur nous de même que la fleur de nénu-
phar se referme sur son propre aujourd'hui.
Nous garderons ce qui nous a été donné ici,
Et si cela ne suffit pas, alors ensemble nous revien-
drons et ensemble nous tendrons les mains vers le
donneur.

N'oubliez pas que je reviendrai vers vous.
Un court instant, et mon désir rassemblera de la
poussière et de l'écume pour un autre corps.

Un court instant, un moment de repos sur le vent, et
une autre femme me portera.

Adieu à vous et à la jeunesse que j'ai passée avec
vous.

était qu'hier que nous nous sommes rencon-
trés dans un rêve.

Vous avez chanté pour moi dans ma solitude, et moi
mes désirs j'ai bâti une tour dans le ciel.

À présent notre sommeil s'est enfui et notre
rêve est terminé, et ce n'est déjà plus l'aube.

Le midi est sur nous et notre demi-éveil
transformé en plein jour, et nous devons partir.
Dans le crépuscule de la mémoire nous devons
rencontrer une fois encore, nous parlerons à
l'eau ensemble et vous me chanterez un chant
profond.

Nos mains devaient se rencontrer dans un autre
rêve, nous construirons une autre tour dans le ciel.

Après avoir dit cela il fit un signe aux marins et aussitôt ils
levèrent l'ancre et larguèrent les amarres, et vogue-
rent en direction de l'orient. Et un cri vint de la foule
comme d'un seul cœur, et il s'éleva dans le crépus-
cule et fut emporté sur la mer comme une grande
sonnerie de trompette.

Seule Almitra resta silencieuse, suivant le bateau
des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la brume.
Et quand tous se furent dispersés, elle resta debout
seule sur la digue, se souvenant en son cœur de ses
paroles :

« Un court instant, un moment de repos sur le vent,
et une autre femme me portera. »